3 1761 08265974 9

[Dubois, Jean Bartiste]
La fausse marquise

PQ
2220
D5F3

MM. . . Dubois et Jobert

La fausse marquise.

Musique de Piccini.

1805.

LA FAUSSE MARQUISE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

A SPECTACLE,

Paroles de MM. ***.

Musique de M. Alex. Piccini fils, Ballets de M. Aumer, tous deux de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté sur le théâtre de la Porte S.-Martin, le 9 messidor an XIII.

» Prendre le nom d'une personne estima-
» ble, et le profaner pour s'emparer de
» ses biens, c'est un double délit qu'il
» faut punir pour l'intérêt de la vertu
» et le repos de la société. »

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51.

AN XIII. (1805.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SENNEVILLE.	M. *Adnet.*
DORSEMONT, juge du lieu.	M. *Dugrand.*
MATHURIN, concierge du château de Senneville.	M. *Fusil.*
FURET, jeune garde de chasse.	M. *Talon.*
LAURETTE, fille de Mathurin.	Mlle *Adèle.*
NICOLE, dite la marquise de Senneville.	Mme *Potier.*
LAFLEUR, valet de Nicole.	M. *Bourdais.*
JULIETTE, ancienne femme de chambre de madame de Senneville.	Mme *Bellement.*
FROMENT, BEAUPRÉ, LAVIGNE, fermiers.	MM. *Bourdais p.* *Odry.* *Lequien.*
Villageois.	
Villageoises.	
Gardes.	

LIBRARY
JUL 20 [illegible]
UNIVERSITY OF [illegible]

Le théâtre représente une grille de château avancée jusqu'au tiers à droite et ouverte en face du public; un mausolée aux deux tiers, et à gauche un berceau.

PQ
2220
D6F3

LA
FAUSSE MARQUISE.

ACTE PREMIER.

Au lever du rideau on voit le village assemblé, et tous sont grouppés autour d'un mausolée sur lequel on lit en transparent : A LA MÉMOIRE DE NOTRE BIENFAITRICE.

SCENE PREMIERE.

FURET et les Villageois.

FURET.

Beau-père, venez donc, venez, venez donc. Voilà que ça s'avance... c'est commencé, c'est fini... mais, Mathurin, au nom des arts, accourez pour voir mon transparent... c'est un chef-d'œuvre d'illuminations... comme on lit bien : *à la mémoire de notre bienfaitrice !*... Eh bien ! eh bien ! voilà que la mémoire s'éteint... Mathurin, Mathurin... vous arrivez trop tard.

SCENE II.

Les précédens, MATHURIN.

MATHURIN.

Pourquoi donc cela, mon garçon ?

FURET.

Il n'y a pas de plaisir avec vous à faire une fête funèbre... Regardez, j'avais le plus beau transparent !... A peine si l'on peut maintenant lire le mot : bienfaitrice.

MATHURIN.

Qu'est-ce que cela fait, mon ami, le titre est écrit là... et je dis que là il ne s'éteindra pas.

FURET.

La belle raison... là n'est pas un transparent.

MATHURIN.

Au contraire, on y lit souvent plus qu'on ne voudrait y lire. Mais ne parlons que des bonnes gens ; là, mon ami, le bienfait et le nom de bienfaiteur sont gravés en traits inéfaçables.

FURET.

Tout cela est bien aisé à dire ; mais mon inscription n'était pas inutile au moins, pour ceux-là qui ont un cœur ou le souvenir d'un bienfaiteur et de ses bienfaits, s'éteint plus vîte encore qu'un transparent.

MATHURIN.

Va, mon ami, ces cœurs-là sont plutôt à la ville qu'au village.

FURET.

Bah ! bah ! l'ingratitude, c'est une monnaie de tous les pays.

MATHURIN.

C'est vrai, mais la reconnaissance habite partout avant elle, et, quoiqu'on en dise, la reconnaissance se trouve bien moins parmi ces habitans des villes, occupés de plaisirs et d'intrigues, que parmi ces pauvres cultivateurs qui n'ont d'autres desirs dans leurs champs qu'une terre bien fertile et qu'un ciel protecteur... Mais tu m'éloignes-là de l'objet qui nous rassemble. Revenons-y... mes amis, écoutez.

FURET.

Ecoutez, garçons, et vous jeunes filles... si vous n'avez pas la patience d'écouter... tâchez, efforcez vous de ne pas parler... dans cette solemnité faites un miracle, restez un quart-d'heure sans rien dire... Commencez, Mathurin, commencez vîte, car le quart-d'heure une fois passé nous ne nous entendrons plus... Silence... par ici tous.

(*Il les amène sur un côté du théâtre.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR.

(*A part dans toute la scène.*)

LAFLEUR.

Voilà sans doute notre château ?

MATHURIN.

Depuis vingt ans, mes amis, je suis concierge de ce château : j'y fus placé par madame de Senneville.

LAFLEUR.

Oui, c'est le château de madame de Senneville.

MATHURIN.

Il serait trop long de vous dire, mes amis, tout le bien qu'elle me fit : j'étais plutôt son parent que son serviteur, mes enfans étaient presque les siens, et mon épouse semblait être sa sœur. Autour d'elle les habitans de ce village offraient l'image d'une réunion de famille : il n'y avait point de malheureux, et les infortunés que le sort accablait, recevaient d'elle et des avis et des consolations.

LAFLEUR.

Jamais panégyrique ne vint plus à propos.

FURET.

Silence !

MATHURIN.

Que de chagrins n'éprouvait-elle pas, lorsque l'hiver la forçait de revenir à Paris ! Alors nous guettions l'instant de son départ, et tous nous précipitant autour de sa voiture, nous crions : *Vive madame de Senneville, vive notre bienfaitrice !*

TOUS.

Vive !...

FURET.

Oui, criez vive... quand il y a dix ans qu'elle est morte... elle entendra, n'est-ce pas ?... jamais je ne parviendrai à leur donner de l'esprit.

LAFLEUR.

Ne perdons pas un mot de cette oraison funèbre.

MATHURIN.

A son retour, chaque printems, la route était couverte des premières feuilles de nos jeunes arbres, et pendant quatre jours ce n'était que jeux, danses et chansons... aussi combien nous attendions impatiemment que cette bonne maîtresse revint au milieu de nous !... hélas ! nous fûmes une fois, et pour toujours, cruellement trompés dans notre attente. Pendant un hiver, il y a dix ans, elle tomba malade chez un de ses amis, et la mort... non jamais nouvelle ne causa un désespoir plus vif et plus sincère. Nous quittâmes tous sur-le-champ nos charrues, nos travaux pour venir dans nos chaumières pleurer un malheur aussi funeste qu'inattendu, et tous, après avoir décidé de rendre à cette bienfaitrice les derniers devoirs de la reconnaissance, tous nous jurâmes que chaque dix ans, à pareil jour, il serait célébré une fête...

TOUS.

Bravo !

FURET.

Mais, paix donc... Beau-père, vous avez encore une minute pour nous haranguer... de grace employez la bien, et

poursuivez une histoire que vous avez si bien racontée que nous nous sommes amusés à en pleurer, et que nous en pleurerons encore si vous nous faites le même plaisir, et que...

MATHURIN.

Mais si tu ne finis pas, la minute va se passer.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! ah !

FURET.

Riez... vous riez ? est-ce qu'on doit rire à la cérimonie funébraire d'une personne morte...ils ont les cœurs durs, durs comme leur tête.

MATHURIN.

Ah ça, te tairas-tu ?... enfin, mes amis, je vous ai réunis pour remplir un serment prononcé par vos pères... et que je ferai tenir jusqu'à...

FURET, *tirant une grosse montre.*

C'est fini, Mathurin... les quinze minutes sont écoulées .. vous ne pouvez plus parler.

MATHURIN.

Pauvre Furet ! tu n'as que l'esprit de tuer un lièvre, encore le manques-tu très-souvent.

FURET, *montrant une perdrix.*

Quand je dis que je les manque... voyez plutôt... Ah ! je me trompe, je n'ai pas encore tué de lièvre aujourd'hui... mais, s'il plaît à Dieu, j'en tuerai.

MATHURIN.

Tâche qu'il plaise à Dieu, entends-tu, mon cher Furet ? fais bonne chasse... tu sais bien que nous aurons une oraison funèbre prononcée par le juge du canton, le brave et respectable Dorsemont. Il faudra lui offrir un repas digne de lui. Allons, distingue-toi... et vous, mes amis, allez au-devant de l'honnête homme qui veut bien être l'interprête de nos sentimens... Allez.

FURET.

Un moment... Quoi ! M. Dorsemont viendra ?... nous aurons un lièvre, beau-père... Tenez, je me sens électrisé par la reconnaissance, et... je tuerai au moins six perdreaux... dans une telle circonstance il est trop juste que je partage les sentimens de... Je crois qu'il serait à propos de tuer quelques lapins... Beau-père, je vole sur leurs traces... Partons.

(*Ils sortent.*)

MATHURIN.

Viens, ma fille, tout préparer pour le repas. (*ils sortent.*)

SCENE IV.

LAFLEUR, *seul.*

Courage, Lafleur.... le destin t'est propice... allons, ne tremble plus, mon ami, tu es né pour l'intrigue... le ciel le veut, et tu es trop honnête pour résister au ciel... que l'on dise encore qu'il est ridicule d'entreprendre des actions téméraires... cela est si joli pourtant de faire ce que personne n'a encore fait... Quand j'étais jeune, l'amour m'inspirait ce désir; je suis raisonnable à présent, l'intrigue m'en fait naître la passion. Ah! je me trompe bien, ou si je n'ai pas de méchantes affaires avec une de mes ennemies naturelles, que l'on nomme *la justice*, je suis appelé à de grandes choses; j'irai loin... Ce mot me rappelle celui d'un maître que je servais avant d'être valet de chambre de la future marquise... quand je lui disais que j'irais loin... il me répondait... « coquin... » non, c'était seulement fripon qu'il m'appellait... « il y a loin de Paris aux îles... » je riais et je repliquais... Monsieur, j'aime les voyages... mais je me laisse entraîner par le plaisir d'avoir déjà découvert si heureusement une partie des choses que je craignais d'apprendre avec difficulté... Voyons d'abord si tous les renseignemens qui m'ont été donnés d'avance sont exacts et peuvent me servir. Examinons bien avant d'écrire. (*il tire un souvenir et un crayon.*) Voilà notre futur château dans le lointain, deux ailes, une terrasse, une avenue, un vieux orme près d'une fontaine, une Vénus sous un épais berceau, c'est ordinairement là qu'on les trouve... un Amour dans un bois, c'est là qu'il s'égare assez communément... une Minerve dans un labyrinthe, cela peint la sagesse qu'il est si difficile d'atteindre... Un moment, n'oublions pas l'horloge... ah! pourvu qu'elle ne sonne pas ici notre dernière heure!... Qu'entends-je? c'est le père Mathurin qui revient avec sa fille... Aux écoutes et poursuivons.

(*Il se cache dans la charmille.*)

SCENE V.

MATHURIN, LAURETTE, LAFLEUR.

MATHURIN.

Aide-moi à porter cette table à cette place... c'était celle qui servait à madame la Marquise... Son chiffre est dessus avec ses armes... C'est moi qui les ai gravés.

LAFLEUR, *écrit.*

Chiffre gravé par Mathurin.

MATHURIN.

Laurette ?

LAFLEUR, *à part.*

Sa fille se nomme Laurette !

MATHURIN.

Laurette ?

LAURETTE.

Mon père.

MATHURIN.

Apporte cette médaille que l'on fit frapper le jour que madame la Marquise vint pour la première fois habiter ce château.

LAURETTE.

Mon père, elle est sous la statue de Minerve... c'est là que madame de Senneville l'a placée elle-même, en faisant prometre qu'on y toucherait jamais.

MATHURIN.

C'est vrai, respectons les volontés d'un bienfaiteur après sa mort comme nous l'avons fait pendant sa vie.

LAFLEUR, *à part.*

Médaille déposée sous Minerve qu'il n'est pas permis de toucher.

MATHURIN.

Eh bien ! apporte la dernière pièce d'or qu'elle nous donna quand elle partit pour ne plus revenir.

LAURETTE.

La voici, mon père.

MATHURIN.

Jamais l'or n'avait attendri mon cœur ; mais cette fois.... il me cause un plaisir, une émotion !... Il est donc vrai qu'une main bienfaisante sait tout embellir... Mettons-là ici... Maintenant achevons de servir cette table... Viens...

SCENE VI.

LAFLEUR, *seul.*

Ecrivons : *Une pièce d'or...* Mais, est-ce assez de l'écrire ? il faut savoir, je crois, de quelle nature elle est...Non, non, je craindrais d'avoir la sensibilité de Mathurin... Ce vil métal pourrait m'attendrir. Mathurin revient avec sa fille... Poursuivons... J'ai vraiment l'air d'un huissier qui fait une saisie... Je dois m'y connaître, en saisie, moi qui, depuis quatre ans, ai servi dans les plus honnêtes maisons de Paris.

SCENE VII.

LAFLEUR, LAURETTE, MATHURIN.

MATHURIN.

Arrangeons bien tout cela... que cette table soit absolument ornée comme elle l'était le jour que madame la Marquise nous quitta.

LAURETTE.

Mon père, vous vous mettrez à la droite, comme elle vous y fit placer, et moi à gauche.

LAFLEUR, *à part.*

Le père à droite, la fille à gauche.

MATHURIN.

Ne crains pas que j'oublie cette dernière faveur... les bonnes places ne s'oublient jamais.

LAFLEUR, *à part.*

Mais on s'oublie par fois dans les bonnes places.

MATHURIN.

Tu sais bien les vers que tu dois réciter.

LAURETTE.

Vous verrez, mon père.

MATHURIN.

Souviens t'en bien, et pour cela il te suffira de penser que notre bienfaitrice est devant nous, qu'elle t'écoute et t'embrasse ; va, rien ne donne de la mémoire comme le cœur.

LAURETTE.

Je le sais bien, mon père... Car je n'oublie jamais que je vous aime.

MATHURIN.

Aimable enfant. (*Il l'embrasse.*) Allons rejoindre le village. (*il ferme la grille et sort.*)

SCENE VIII.

LAFLEUR, *seul.*

Saisissons le dîner... ils ont fermé la grille... Ah !... ça, je suis maintenant en mesure... et ma protégée peut se présenter hardiment... Nous pouvons frapper le grand coup... (*on tire un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?... Le grand coup viendrait-il me frapper ?... Je n'entends plus rien... Surtout de l'adresse ; il ne suffit pas que Nicole ait une ressemblance parfaite avec feue madame de Senne-

ville, il faut encore de l'audace et des détails qui prouvent bien que nous ne sommes pas des imposteurs, sans quoi nous pourrions sortir de ce village après avoir reçu quelques étrivières... Dans une telle occasion, il irait de la vie... (*second coup de fusil.*) Maudites armes à feu! il me semble qu'on veut me payer d'avance.... Mais pour commencer il faudrait que je m'adressasse à quelques jeunes nigauds qui eussent connu dans leur enfance madame de Senneville, et qui pussent, en croyant la reconnaître, répandre cette nouvelle dans ce canton... Cherchons... (*troisième coup de fusil.*)

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Par ici.

LA FLEUR.

Comment, par ici!

LA VOIX.

Il est pris!

LA FLEUR.

Comment, il est pris.

LA VOIX.

Ah! le coquin!

LA FLEUR.

Le coquin!... Je suis découvert, on tirait sur moi.

LA VOIX.

Cernez-le?

LA FLEUR.

On me cerne.

LA VOIX.

S'il fuit, un second coup.

LA FLEUR.

Un second coup?

LA VOIX.

Dans la tête.

LA FLEUR.

C'est m'y mettre du plomb un peu tard. (*quatrième coup de fusil.*) Ah! mon dieu! (*il est tremblant.*)

SCENE IX.

LA FLEUR, FURET.

FURET, *chargé de lièves et de lapins.*

Nous le tenons!

LA FLEUR.

Qu'est-ce à dire?

FURET.

Ce maudit lièvre croyait nous échapper.

LAFLEUR.

Comment, c'était un lièvre? (*à part.*) Ce que c'est que d'avoir une conscience faite d'une certaine façon, on a peur de tout... Remettons nous. (*haut.*) Vous avez été très-adroit, aujourd'hui, M. Furet.

FURET.

Tiens! qui vous a dit mon nom?

LAFLEUR

Je vous connais depuis long-tems, habile chasseur.

FURET.

Comment, depuis long-tems?

LAFLEUR.

Nous avons bien joué ensemble dans ce château, étant enfans: c'était toujours là bas dans la grande allée de maronniers, tout près du labyrinthe.

FURET.

En vérité?

LAFLEUR.

Vous ne vous souvenez plus de ces petits jeux enfantins..

FURET.

Non, j'ai oublié tout-à fait ma tendre enfance, je ne me souviens que de mon adolescence.

LAFLEUR.

Vous êtes bien amoureux de la petite Laurette?

FURET.

De Laurette! comment, il sait que...

LAFLEUR.

La fille du concierge Mathurin, de ce brave homme qui depuis vingt ans sert Madame de Senneville.

FURET.

Allons, c'est un enfant de la maison... Mais vous devriez bien dire au moins qui servait, car la pauvre femme...

LAFLEUR.

Ne la plaignez pas tant.

FURET.

Il est vrai que quand on n'est plus, on n'est plus... à plaindre.

LAFLEUR, *lui prenant la main.*

Ah! mon cher Furet!

FURET.

Qu'avez-vous donc?

LAFLEUR.

Voyez-vous ces yeux pleins de larmes?

FURET.

Je n'y vois rien.

LAFLEUR.

Vous ne sentez pas mon émotion ?

FURET.

Non ; mais je sens que vous me serrez furieusement la main.

LAFLEUR.

Mon ami, mon bon ami !

FURET.

Ah ! ça, vous moquez-vous de moi ?

LAFLEUR.

J'ai un secret terrible à vous révéler.

FURET, *à part.*

Cet homme-là me fait peur.

LAFLEUR.

Vous m'inspirez de la confiance.

FURET, *à part.*

Je n'en dirai pas autant de lui.

LAFLEUR.

Je crois pouvoir compter sur vous.

FURET.

Quand je ne compte pas sur moi-même.

LAFLEUR.

Votre esprit me rassure.

FURET.

Il faut peu de chose pour vous rassurer, à ce qu'il paraît ?

LAFLEUR.

Mon brave homme !...

FURET.

Je le vois venir, il va finir par me demander un de mes lièvres.

LAFLEUR.

Vous aimiez bien la Marquise, votre maîtresse ?

FURET.

Si je l'aimais !

LAFLEUR.

Vous l'avez vue étant déjà grand ?

FURET.

J'avais quinze ans.

LAFLEUR.

Vous avez encore sa figure présente à vos regards !

FURET.

Oui, je la vois encore.

LAFLEUR.

Eh bien ! mon ami, eh bien !

FURET, *à part.*

Je finirai par trembler.

LAFLEUR.

Eh bien ! il ne tient qu'à vous de jouir encore du plaisir de tomber à ses genoux.

FURET.

Qu'est-ce qu'il dit ?

LAFLEUR.

La Marquise, votre maîtresse, cette bienfaitrice chérie, adorée dans ce village.... elle n'est point morte.

FURET.

Ah ! mon dieu !

LAFLEUR.

L'histoire de sa mort n'est que la suite d'un complot affreux qui bientôt sera découvert. . . Mais douteriez-vous, mon ami, de ce que je viens de vous dire ?. . . Vous faut-il des preuves irrécusables ?... Eh bien ! venez...

FURET.

Où me menez-vous ?

LAFLEUR.

Devant la Marquise.

FURET.

Devant la... (*il laisse tomber son fusil.*)

LAFLEUR.

Elle est à deux pas d'ici, cachée dans une auberge, où elle attend que son fidèle Lafleur ait répandu ou fait répandre la nouvelle de son retour. Cette bonne maîtresse connaît l'amour de tous ses vassaux; elle sait que, convaincus de sa mort, ils fuiraient à son aspect, et comme elle les chérit tendrement, elle préfère attendre qu'ils soient prévenus, désabusés, afin de se sentir tout-à-coup pressée dans leurs bras caressans.... Allons, cher Furet, une belle action se présente... Soyez le courrier de la vertu, de l'innocence opprimée pendant dix ans... Mais avant tout, venez, venez avec moi, vous la verrez, vous l'embrasserez, cette malheureuse maîtresse, vous pleurerez avec elle sur les maux qu'elle a soufferts, et fort de cette reconnaissance, vous irez par-tout publier un retour qui, par sa singularité, vous couvrira d'une gloire éternelle... Venez donc... Quoi ! vous hésitez, vous résistez même ? . . . Eh bien ! je vais rendre cette réponse à la Marquise.... Je lui porterai peut-être un coup terrible. . . Déjà affaiblie par les souffrances, peut-être ce premier acte d'ingratitude la mettra au désespoir....Vous vous le reprocherez, mon ami, il ne sera plus tems, et un autre moins incrédule, jouira du triomphe que je vous offre et recevra la récompense qui doit être la suite d'une si belle action.... Adieu...

FURET.

Dites donc ?

LAFLEUR.

Non, je vous quitte.

FURET.

Mais un moment... je crois qu'il est permis d'y regarder à deux fois pour aller voir des revenans.

LAFLEUR.

Comme il vous plaira !

FURET.

Attendez donc... là, en conscience, n'est-ce pas une plaisanterie ou un mauvais tour ?

LAFLEUR.

Plaisanter quand la vertu gémit, souffre et même succombe !... Plaisanter quand il s'agit d'une action divine, d'une action qui devrait enthousiasmer l'être le plus indifférent !... Ah ! je le vois, vous êtes un de ces hommes crédules pour le mal et ne pouvant croire au bien. Restez, restez... Ce sera moi qui proclamerai le retour de madame la Marquise, ce sera moi qui lui rendrai son existence, son nom et sa fortune... ce sera moi...Ah ! les larmes m'étouffent...L'ingratitude me déchire le cœur !

FURET.

Il paraît sincère... Allons, ne pleurez pas... Je vous suis... Mais partons, partons vite... (*à part.*) J'emporte mon fusil par prudence. (*haut.*) Partons-nous ?

LAFLEUR.

Quoi ! vraiment !

FURET.

Eh oui !

LAFLEUR.

Ah ! que je t'embrasse !... Ce retour prouve un excellent cœur... et je vois que je ne m'étais pas trompé : Furet est le seul homme capable de remplir un aussi grand dessein. (*On entend une marche.*)

FURET.

Ce sont mes camarades qui viennent pleurer une femme qui n'est pas morte... qu'ils sont bêtes !... je vais leur dire ça.

LAFLEUR.

Non, il faut attendre l'instant de leur réunion pour que cette nouvelle soit reçue de tout le monde à la fois.

FURET.

Soit !

LAFLEUR, *à part.*

J'ai eu de la peine... mais avec ces mots : vertu, innocence, victime et douleurs, accompagnés de quelques larmes, on finit par venir à bout des gens les plus insensibles.

FURET.

Partirons-nous? je n'ai jamais eu tant de peur de ma vie, et cependant j'ai bien peur tous les jours. (*ils sortent.*)

SCENE X.

MATHURIN, LAURETTE, Villageois,

(*Marche lugubre.*)

MATHURIN.

Bien, mes enfans, bien !... c'est ainsi que vos pères étaient placés lorsqu'il y a dix ans, madame la Marquise quitta son château pour n'y plus revenir... ce fut à cette table qu'elle nous fit ses adieux... elle semblait se douter, à en juger par son émotion, qu'elle s'éloignait de nous pour toujours... Mes amis, en attendant que M. Dorsemont vienne prononcer le discours qu'il a composé pour célébrer la mémoire de cette bonne maîtresse, permettez que Laurette nous dise les vers composés pour cette cérémonie.

TOUS.

Oui !

MATHURIN.

Eh bien ! attention... et vous allez voir que le cœur tient quelquefois lieu d'esprit.

LAURETTE.

Premier couplet.

La mort nous conduit à l'oubli,
Elle éteint la reconnaissance,
Jusque dans le cœur d'un ami
La mort finit notre existence ;
Mais il est encor plus d'un cœur,
A la ville comme au village,
Qui, du bienfait, du bienfaiteur,
Garde la mémoire et l'image.

MATHURIN.

Bien ! mon enfant, courage !

LAURETTE.

Second couplet.

Lorsque le ciel en nous créant,
Nous fit le don de la mémoire,
Il ne nous fit pas ce présent
Pour ne servir qu'à notre gloire;

Ce fut encore pour le cœur,
Pour que nous puissions à tout âge,
Quand nous perdons un bienfaiteur,
Revoir ses vertus, son image.

MATHURIN.

C'est cela ! pensons toujours à ceux qui nous ont fait du bien, même quand ils ne peuvent plus nous en faire.

LAURETTE.

Troisième couplet.

O vous que je vois réunis,
Pour ce lugubre sacrifice,
Par la mémoire, mes amis,
Retrouvez notre bienfaitrice ;
Voyez-là régnant dans ce lieu,
Où le trône appartient au sage,
Que placera-t-on près d'un dieu,
Si ce n'est sa plus belle image.

MATHURIN.

Viens m'embrasser !... tu as dit ces vers avec une expression... j'ai reconnu mon cœur à l'émotion du tien...

LAURETTE.

J'ai donc un bon cœur puisqu'il ressemble au vôtre.

MATHURIN.

Tu as un bon cœur... Qu'est-ce que j'entends donc ?... Ah ! c'est Furet.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, FURET.

FURET.

Mes amis ! mes amis ! *Chantez*, *dansez*, *amusez-vous*.

MATHURIN.

L'imbécile !

FURET.

Riez bien fort... il y a de quoi... c'est le moment.

LAURETTE.

Tu déraisonnes.

FURET.

Je l'ai vue !... je l'ai reconnue !... c'est elle, c'est son nez, c'est son œil, c'est sa bouche, c'est tout ?...

MATHURIN.

Perds-tu l'esprit, Furet ?...

FURET.

Ah ! mon dieu ! quelle peur elle m'a fait d'abord... mais quel plaisir après, ah ! quel plaisir !...

LAURETTE.

Ah ! ça, nous expliqueras-tu ce que tu veux dire ?

FURET.

Vous ne le savez pas.

MATHURIN.

Eh non !

FURET.

Vous pleurez madame la Marquise, vous la regrettez, vous êtes au désespoir de l'avoir perdue...

MATHURIN.

Eh bien ?

FURET.

Elle est ici.

MATHURIN.

Madame la Marquise !

FURET.

Elle n'est jamais morte.

MATHURIN.

Finissons... Furet, cette plaisanterie est très-déplacée, entends-tu ?

FURET.

Plaisanterie quand je l'ai vue, quand je lui ai parlé, quand je l'ai touchée... ah ! ce n'est pas un revenant.

LAURETTE.

Quoi ! vraiment ?

FURET.

J'ai été incrédule comme vous... j'ai refusé d'aller la voir... mais enfin j'ai cédé... Oh ! c'est elle ! c'est bien elle ! et je dis que sa famille payera cher...

MATHURIN.

Furet, tu sais que je t'aime, mais si tu ne finis sur le champ...

FURET.

Finir, je vas recommencer... que tout le monde sache ici que madame de Senneville n'est pas morte, qu'elle est logée ici près à l'auberge de la Bonne-Foi, et qu'elle attend avec impatience que ses vassaux viennent comme autrefois lui rendre leurs hommages... Entendez-vous ?

LAURETTE.

Mon père, il paraît dire la vérité.

MATHURIN.

Mais, oui...Quoi Furet, tu as vu notre maîtresse !

FURET.

Comme je vous vois.

MATHURIN.

Tu l'as embrassée?

FURET, *embrassant Laurette.*

Comme je vous embrasse.

MATHURIN.

Elle nous attend?...

FURET.

Vous, tout le premier, son vieux et respectable Mathurin.

MATHURIN.

Mais cette mort...

FURET.

Elle vous contera tout cela, ce récit vous fera le même effet que sur moi, j'en suis sûr, vous pleurerez tous comme des imbéciles... Mais venez, venez bien vîte, elle ne veut reparaître ainsi qu'au milieu de vous.

LAURETTE.

Nous y courrons.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Arrêtez... Bravo, mes amis, bravo! que la reconnaissance est un sentiment sublime!

MATHURIN.

Quel est cet homme?

FURET.

Son fidèle Lafleur, un honnête homme qui la sert sans intérêt.

LAFLEUR.

Je la sers en ami.

LAURETTE.

Mais, mon père, courrons donc sur les pas de cette bonne maîtresse.

MATHURIN.

Pardon, mon enfant... je suis si ému... la joie d'une nouvelle si inprévue me cause une telle sensation que je n'ai plus la force de faire un pas... cependant je veux aller le premier revoir cette bienfaitrice, je veux...

LAFLEUR.

Non, Mathurin, c'est elle qui va venir se jetter dans vos bras; faites seulement entendre ce cri si doux qu'autrefois vous répétiez si souvent quand elle arrivait, et bientôt vous la verrez accourir. (*à part.*) C'est convenu comme cela.

MATHURIN.

Il a raison... Allons crions tous et de bon cœur : Vive madame de Senneville !

TOUS.

Vive madame de Senneville !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, NICOLE, *entre.*

TOUS.

C'est elle !

NICOLE.

Ah ! Mathurin ! ah ! mes amis !... je succombe à tant de joie !...

FURET.

Eh bien ! soutenez la donc !... la laisserez vous mourir pour tout de bon ?

LAFLEUR, *à part.*

Bien ! bien !... La friponne a rendu ce moment avec une vérité !... Il est vrai que depuis ce matin nous l'avons répété plus de vingt fois.

MATHURIN, *à genoux.*

Ma bonne maîtresse !...

NICOLE.

Relève-toi, mon vieux ami !

MATHURIN.

Ah ! madame. (*la fixant.*) Ciel ! que vois-je ?

FURET.

Est-ce que vous allez vous trouver mal ?... Allons, soutenez le beau-père.

MATHURIN.

Plus je regarde...

FURET.

Tendez les bras pour le recevoir.

MATHURIN.

Ce n'est point madame de Senneville.

LAURETTE.

Quoi ! mon père ?...

LAFLEUR, *à part.*

Aih !...

MATHURIN.

Ce n'est point elle !

NICOLE.

Mathurin, tu me méconnais, tu méconnais ta bienfaitrice.

MATHURIN.

Vous n'êtes point celle que j'ai tant pleurée.

NICOLE.

Je le vois, dix ans de captivité ont bien changé mes traits, puisque je suis méconnaissable, même à ceux que j'ai comblés si long-tems de bienfaits... Mais n'est-il pas cruel à vous, Mathurin, de me faire appercevoir d'un changement aussi affreux.

FURET.

Mathurin, vous êtes trop barbare aussi...vous ne pensez pas que dix ans changent bien une figure... vous m'avez vû a quinze ans, eh bien ! je me suis vû aussi, et en vérité il y a des momens où à présent je ne me reconnais pas.

MATHURIN.

Je répète que madame n'est point madame de Senneville.

FURET.

Et moi, je répète que c'est elle.

LAFLEUR, *bas.*

Bien, Furet !

NICOLE.

Mathurin, tu as donc oublié celle qui, depuis vingt ans, te traitait plutôt en ami qu'en serviteur, qui regardait ta femme comme sa sœur, et qui avait, pour ainsi dire, adopté tes enfans.

FURET.

Là, c'est ce que vous nous avez dit ce matin.

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Courage !

NICOLE.

Oublies-tu combien j'étais triste à mon départ... oublies-tu qu'au dernier repas que mes vassaux me donnèrent, je te plaçai à ma droite et Laurette à ma gauche. Enfin, s'il faut tout te dire, ne te souvient-il plus qu'en partant je te donnai une pièce d'or comme le dernier gage de mon amitié pour toi ?...

LAFLEUR, *à part.*

La belle mémoire !

FURET.

J'espère que... Mathurin, voilà des détails qui...

MATHURIN.

Tout ce que vous dites là est vrai ; j'ignore comment vous avez pû être si bien instruite ; mais je soutiens encore que vous n'êtes point ma maîtresse.

FURET.

C'est trop fort !... Mathurin, vous finirez par me révolter.

MATHURIN.

Te tairas-tu ?

NICOLE.

Mathurin, ma chère Laurette !

LAURETTE.

Madame !...

NICOLE.

Cherche a convaincre ton père et a le faire revenir d'une erreur qui met le comble à mes maux.

LAURETTE.

De grace, mon père!...

MATHURIN.

Ne te mêle pas de cela, mon enfant; à ton âge on se laisse abuser facilement... ne te mêle pas de cela et rentrons au château.

NICOLE.

Mathurin, je commence à me lasser du rôle que vous me forcez de jouer ici...

MATHURIN.

Cela ne m'étonne point, il est fatiguant de paraître longtems ce qu'on n'est pas.

LAFLEUR, *bas à Mathurin.*

Mais tu n'y penses pas, veux-tu donc perdre ta place?...

MATHURIN.

Ma place!... croyez vous avoir le droit de me l'ôter, vous?... Voilà les clefs du château de Senneville, et en l'absence de mes véritables maîtres, nul être sur la terre ne les aura qu'avec ma vie.

LAURETTE.

Qu'allez vous faire, mon père?...

FURET.

Croyez en ma longue expérience, vous vous perdez, Mathurin.

LAFLEUR.

Il est perdu!

MATHURIN.

Si je me perds, c'est par excès d'honneur et de probité, en pourrez vous jamais dire autant?

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Un trait de vigueur, ordonnez lui d'ouvrir les portes.

NICOLE.

Mathurin, je me suis trop abaissée à vous prier si longtems... je n'ai plus qu'un mot à vous dire: ouvrez les portes de mon château, ou je vous dénonce au Juge de ce canton.

MATHURIN.

Le Juge... je l'attends, il va venir.

LAFLEUR, *à part.*

Ah! mon dieu! si la justice s'en mêle, c'est moi qui suis perdu.

MATHURIN.

Tenez... le voici qui vient de ce côté; par malheur il ne connaissait point madame de Senneville.

LAFLEUR.

Ah!

MATHURIN.

Mais vous allez voir que la justice ne me fait pas trembler, moi.

LAFLEUR.

Il est bien heureux, lui !

MATHURIN.

Et je soutiendrai devant elle comme à présent que ce n'est point là madame de Senneville.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DORSEMONT.

DORSEMONT.

Que parles-tu de madame de Senneville !

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

De l'audace !

NICOLE.

Celle que vous croyez morte, et dont aujourd'hui ces bons habitans allaient honorer la mémoire, celle dont vous-même alliez être le panégyriste...

DORSEMONT.

Eh bien ? madame ?

NICOLE.

Vous la voyez.

DORSEMONT.

Vous seriez madame de Senneville !

MATHURIN.

Cela est faux.

DORSEMENT.

Quoi !

MATHURIN.

Cela est faux.

NICOLE.

Sacrifiée par ma famille, surtout par un frère avide de mes biens, j'ai perdu pendant dix ans le bonheur et la liberté ; aujourd'hui rendue au monde, à la société, je veux revenir dans mes foyers, et des serviteurs gagnés par mes ennemis, soudoyés par eux pendant dix ans, refusent de me reconnaître et veulent ainsi perpétuer le malheur d'une femme qui les a comblés de bienfaits... est-il une ingratitude plus noire ? Ah ! monsieur le juge, je n'aurais jamais crû qu'après avoir tant gémi, tant pleuré au fond d'une prison, je n'en sortirais que pour verser des larmes encore plus amères.

LAFLEUR, *à part.*

Bien !... c'est la première fois que je la vois sensible.

MATHURIN.

Monsieur le Juge, je ne sais pas mentir, moi, en faisant de grandes phrases... mais je vous jure, au nom de l'honneur, que cette femme n'est point madame de Senneville, que ce fripon qui semble être à son service...

FURET.

Point de personnalités, Mathurin.

MATHURIN.

Que ce fripon là n'a jamais été autrefois dans la maison de madame de Senneville.

FURET.

Non... j'ai joué avec lui dans ma tendre enfance !

MATHURIN.

Eh ! monsieur le Juge, s'il était vrai que j'eusse participé au crime d'avoir perdu ma maîtresse, est-ce qu'aujourd'hui j'honorerais sa mémoire, est-ce que dix ans après je serais venu, les larmes aux yeux, vous prier de célébrer dignement ses vertus; rien ne me forçait à faire tous les frais de cette fête, rien ne m'y forçait que ma reconnaisance, et cette conduite qui ne s'est jamais démentie doit vous convaincre assez que vous avez devant les yeux une intrigante, abusant de sa ressemblance avec feue ma maîtresse, et un de ces valets, de ces vils agens, qui, familiarisés avec les crimes, se mettent toujours en avant dans les affaires qui peuvent être lucratives... Croyez-en, monsieur le Juge, croyez-en le vieux Mathurin qui est près à entrer dans la tombe, et qui sans fortune, sans bien, n'ambitionne pas le nom et l'opulence des autres, mais seulement l'honneur de mourir comme il a vécu, riche de l'estime de tout le monde.

FURET.

Homme hypocrite et cent fois plus coupable que ton maître, tu crois nous abuser à ton tour par les apparences de ta fausse vertu, eh bien ! je vais tout dévoiler... Tu étais prévenu de la mise en liberté de ma maîtresse, tu l'attendais à son retour, et pour mieux cacher ton crime, tu as imaginé de donner ce jour même une fête. Ne vous y trompez pas, monsieur le Juge, la fête n'était qu'une ruse adroitement imaginée, les beaux sentimens qu'il étale ne sont qu'une suite de son hypocrisie, et le refus qu'il fait de reconnaître madame de Senneville, n'a d'autre cause que sa complicité avec le frère de ma malheureuse maîtresse. Tenez, monsieur le Juge, regardez-le, il est anéanti, et regardez moi... vous verrez sur mon front le calme de l'innocence.

MATHURIN.

Je suis anéanti ?... oui, mais suis-je le premier que fasse succomber le crime audacieux ?

NICOLE.

C'en est assez... il s'est trahi. Ordonnez, monsieur le Juge, qu'il ouvre les portes du château et qu'il en rende les clefs.

MATHURIN.

Viens, ma fille, viens.

LAURETTE.

Qu'allez vous faire, mon père ?

MATHURIN.

Viens, te dis-je ? (*Il entre dans le château et ferme la grille sur lui.*)

FURET.

Il perd la tête.

MATHURIN, *en dedans de la grille.*

Les voici les clefs du château, mais encore une fois je ne les céderai qu'à la mort... La garde de ces lieux m'est confiée, c'est surtout contre les scélérats qu'il m'est ordonné de les garder, et je remplirai mon devoir.

DORSEMONT.

Mathurin, la colère ne prouve rien, sinon que l'on est coupable.

MATHURIN.

Ce n'est point de la colère, monsieur le Juge, c'est du courage, c'est l'indignation d'un honnête homme.

DORSEMONT.

Que craignez-vous de laisser entrer ici madame ? après les éclaircissemens bien pris, s'il est vrai que vous ayez raison...

MATHURIN.

Non, monsieur le Juge, ce fut toujours l'asile de la vertu, je ne veux pas qu'il soit souillé par le crime.

DORSEMONT.

Madame, d'après la résistance de cet homme, rendez-vous auprès des officiers publics, et faite svaloir vos droits pour qu'il vous soit permis d'entrer dans ce château.

NICOLE.

J'y vais.

LAFLEUR.

Nous allons chez les officiers publics.

FURET.

Il se fait-là une très-mauvaise affaire.

DORSEMONT.

Pour la dernière fois, Mathurin persiste dans son refus?

MATHURIN.

Oui, monsieur le Juge, et je me soumets à toute la rigueur des lois si j'ai manqué à mon devoir.

NICOLE.

Suivez-moi tous, mes amis, et venez en affirmant que vous m'avez reconnue, venez vous montrer dignes des bienfaits que je vais répandre sur vous.

FURET.

Des bienfaits !... Nous vous suivons.

DORSEMONT.

Permettez que je vous accompagne.

FURET.

Je me mets à votre tête, de la gaité. (*Marche gaie.*)

LAFLEUR, *à part.*

Tout va bien !... la voilà Marquise ! quand trouverai-je à mon tour un comte où un baron qui, d'une physionomie aussi heureuse que la mienne, voudra bien mourir pour que je me mette à sa place. Suivez moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le parc : au fond une grille dans toute la largeur, à droite un pavillon, à gauche la statue de Minerve, et un mur dans le milieu duquel est une petite porte.

SCENE PREMIERE.

FURET, *seul, derrière la grille.*

Je ne vois personne.. et la grille est fermée... Mathurin... Mathurin...Mamselle Laurette ? mamselle Laurette? personne ne vient... Sonnons... Il y a une si jolie petite sonnette que peut-être bien qu'on entendra... (*il sonne la cloche.*)

SCENE II.

FURET, LAURETTE.

LAURETTE.

Qui est là ?... ah ! c'est vous... pourquoi sonner si fort ?

FURET.

Ah ! mamselle Laurette, j'ai sonné le plus doucement possible.

LAURETTE.

Que voulez-vous ?

FURET.

Vous parler des choses les plus importantes. Ouvrez moi.

LAURETTE.

Mon père a emporté toutes les clefs.

FURET.

Cela était bien nécessaire ; quand la justice est sur le point de le forcer à ouvrir les portes malgré lui.

LAURETTE.

La justice !

FURET.

Oui, la justice. Je suis venu pour vous conter tout cela.... Attendez... j'ai la clef de la petite porte qui donne dans la plaine, je vais entrer par là, attendez-moi... Pensez qu'il y va de notre amour, et que... je vais revenir...

SCENE III.

LAURETTE, *seule.*

La justice menacerait mon père ! elle le croirait coupable, lui que jamais personne n'osa soupçonner du tort le plus léger... Elle le punirait de se montrer un serviteur fidele, honnête et courageux !... Elle le punirait de défendre les biens de ses maîtres !... Que fera-t-elle donc à ceux qui, lâches et perfides, se sont fait un plaisir de les mettre au pillage.

SCENE IV.

FURET, LAURETTE.

FURET.

Vous savez, mamselle Laurette, que j'ai toujours beaucoup aimé votre père. . . Destiné à être un jour son gendre, je ne me permettrai jamais de dire contre lui une parole désobligeante.

LAURETTE.

Au fait, M. Furet.

FURET.

Eh bien ! votre père est un fou, un obstiné, un mutin.

LAURETTE.

M. Furet !

FURET.

Sois dit, sans lui manquer de respect ; mais il a tort, grand tort dans cette circonstance... Je viens pour vous dire que madame de Senneville a été reconnue partout dans ce village, que chacun s'écriait sur son passage : c'est elle ! c'est bien elle !... et que les villageois, instruits de la résistance de Mathurin, se proposent de venir enfoncer les portes.

LAURETTE.

Ah ! mon dieu !

FURET.

Les portes enfoncées, la justice le saisira, madame de Senneville le poursuivra, tout le village le haïra, il n'y aura que moi qui le plaindra ; mais moi ou rien dans ce village c'est bien la même chose.

LAURETTE.

Vous m'effrayez ; mais que faut-il qu'il fasse ?

FURET.

Reconnaître madame de Senneville.

LAURETTE.

Il s'y refusera jusqu'à la mort.

FURET.

Ouvrir les grilles du château.

LAURETTE.

Il croirait manquer à son devoir.

FURET.

Célébrer avec les habitans un si heureux retour.

LAURETTE.

Il croirait s'avilir.

FURET.

Eh bien! je ne réponds plus de rien; dites-lui bien ça, Laurette, que Furet, le fusil à la main, vous a assuré qu'il ne répondait plus de rien.

LAURETTE.

Le voici... Quel homme courageux !... Furet réunissez-vous à moi pour le convaincre et le forcer à se rendre.

FURET.

Si votre père ne se rend pas au discours que je vais lui faire, c'est un homme insensible aux charmes de la parole, et... je commence.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN,

MATHURIN.

Ah ! ah !... vous voilà ensemble, tant mieux; j'ai une nouvelle à vous apprendre.

FURET.

Moderez cette joie, Mathurin, modérez cete joie... c'est en versant des larmes attendrissantes que la nature et l'amour viennent vous assurer... Mathurin, nous tombons à vos genoux, et nous ne nous releverons que si vous nous promettez que vous céderez aux vœux de deux jeunes arbrisseaux qui veulent vous soutenir quand vous paraissez chanceler... nos bras seront les branches.

MATHURIN.

Finiras-tu ?

FURET.

Il est attendri ?

MATHURIN.

Je t'ai écouté jusqu'au bout, jeune arbrisseau, et je pense que si je n'avais que tes branches peur me soutenir, je serais bientôt par terre.

FURET.

Faites donc des comparaisons sensibles pour qu'on se moque de vous.

MATHURIN.

Tiens, cette fleur-là, dont la tige est bien plus faible, cette fleur aurait, pour me soutenir, cent fois plus de force que toi : mais trève à tes discours. Je vous disais que j'avais une bonne nouvelle à vous donner et la voici. J'allais pour trouver Juliette, femme-de-chambre, qui était du dernier voyage que madame de Senneville fit à Paris, lorsqu'en passant devant la porte j'entends appeler ; on me montre une lettre, je m'approche, je reconnais l'écriture de mon maître, du marquis de Senneville, de ce bon jeune homme, que des affaires politiques, obligèrent à quitter la France et dont je n'avais aucunes nouvelles depuis dix ans ... Je vous laisse à penser ma joie, mon ivresse ; je cours, je prends cette lettre, je la baise mille fois et je n'en avais pas encore lu un seul mot qu'elle était déjà toute baignée de mes larmes.

FURET.

Cela ne m'étonne pas, vous avez toute ma sensibilité.

LAURETTE.

Poursuivez, mon père.

MATHURIN.

Eh bien! mon enfant, je lis cette lettre et j'y vois... Tiens, tiens, je vais la relire encore, la lettre d'un bon maître, d'un malheureux éloigné de sa patrie depuis dix ans, ce n'est pas trop de la relire deux fois.

LAURETTE.

Oh! non, mon père!

FURET.

Ah! non, Mathurin!

MATHURIN, *lisant.*

« Mon vieux et respectable Mathurin, tu me crois mort » et perdu pour ma patrie, je vis encore et je reviens auprès » de toi.

LAURETTE.

Il revient!

MATHURIN.

Oui, il revient! « J'ai su que ton zèle ne s'était point dé- » menti pendant mon obscence ; j'ai su que seul maître et » gardien de mon château, tu y avais conservé cet ordre » que feue ma pauvre sœur avait établi de concert avec toi.

FURET.

Feue sa pauvre sœur!

MATHURIN.

« Courage, Mathurin, courage, tu n'es déjà plus le pre-

» mier de mes serviteurs, mais le premier de mes amis. Je » t'embrasse, bon vieillard, ainsi que ta charmante Laurette.

FURET.

Il ne parle pas de moi, c'est bien peu délicat !

MATHURIN.

Ensuite, écoutez...

FURET.

C'est de moi qu'il va parler.

MATHURIN, *lit.*

« On dit qu'un être vil et méprisable...

FURET.

C'était bien la peine de...

LAURETTE.

Paix donc !

MATHURIN.

« Qu'une intrigante doit venir à ma terre et se faire passer pour ma sœur.

FURET.

Ah !

MATHURIN.

« C'est peut-être une fausse nouvelle de Paris comme celle » qu'on m'envoie assez souvent : au surplus cette femme sera » bientôt démasquée à mon retour. »

Eh bien ! avais-je tort ? fallait-il céder ? ouvrir les portes, me dire convaincu, persuadé ? non, j'ai bien fait et je soutiendrai mon rôle comme je l'ai commencé.

FURET.

Moi, qui ai dit partout que c'était elle, et ce n'est pas elle !... Je vais réparer ma bévue, je vais publier l'arrivée de M. de Senneville, le contenu de sa lettre...

MATHURIN.

Je te le défends.

FURET.

Vous ne savez pas qu'ils veulent forcer les grilles, que la justice veut s'en mêler ?

MATHURIN.

Qu'elle s'en mêle, ce n'est pas la première fois qu'on l'aura abusée. Ecoute, Furet : comme il se pourrait que notre maître arrivât plutôt que nous ne pensons, je vais avec ma fille préparer son appartement... Toi, vas au village prochain, tu demanderas cette Juliette, femme-de-chambre de madame de Senneville, et tu l'ameneras ici. Mais sur-tout de la discrétion, ne parle ni d'elle, ni de notre maître, ni de sa lettre. Les méchans ont des secrets pour nous faire du mal, il faut bien que les honnêtes gens en aient quelquefois pour les accabler... Viens, ma fille. (*il rentre avec Laurette.*)

SCENE VI.

FURET, *seul.*

Voilà un fier évènement pour notre endroit, aussi ça fait une révolution !... Ce qui me plaît, c'est que je suis à la tête. Cependant toute réflexion faite, il n'y a pas de quoi me vanter... C'est moi qui ai dit partout que cette femme était la Marquise, et à présent il faut que je dise le contraire, car décidément ce n'est pas elle... Bah ! plutôt que d'avouer mes torts, allons faire ma commission au village prochain et . . . (*Lafleur paraît.*)

SCENE VII.

FURET, LAFLEUR.

FURET.

Quoi, c'est vous, M. Lafleur ?

LAFLEUR.

Oui, c'est moi, M. Furet.

FURET.

Par où donc êtes-vous entré ?

LAFLEUR.

Par une petite porte dérobée que je viens de trouver ouverte.

FURET.

C'est ma faute... mais je vous prie de repasser bien vîte par cette même petite porte.

LAFLEUR.

Et pourquoi donc, mon bon ami ?

FURET.

Reconnaît-on toujours votre Marquise, M. Lafleur ?

LAFLEUR.

Toujours, c'est une rage.

FURET.

Eh bien ! on la reconnaît pour ce qu'elle n'est pas.

LAFLEUR.

Pour ce qu'elle n'est pas.

FURET.

Oh ! je ne suis pas si bête que ce matin.

LAFLEUR.

Tant pis pour vous, mon garçon ; mais à présent la reconnaissance va un train du diable, les trois-quarts des habitans sont d'accord sur la résurrection de madame de Senneville,

(*à part.*) et l'autre quart réuni dans les cabarets, se dispose à la reconnaître.

FURET.

Cela ne m'empêchera pas de dire que ce n'est pas elle.

LAFLEUR.

Oh ! si vous aviez vu la scène attendrissante qui vient de se passser ! Madame de Senneville, était, vous le savez, connue dans ce village par sa générosité ; mais elle obligeait en secret des gens qui paraissaient heureux sans qu'on pût deviner la source de leur bonheur. Tout-à-l'heure madame de Senneville, en passant devant une maison de simple apparence, s'arrête avec attendrissement et lève les yeux au ciel. Au bruit de tous ses vassaux qui la suivaient, ceux qui occupaient cette maison se présentent à leur porte ; c'était deux vieillards vénérables, tels qu'on les peint pour inspirer le respect dû à la vieillesse. . . . Madame de Senneville fait un pas vers eux ; les vieillards l'apperçoivent, jettent un cri de joie et viennent tomber à ses genoux en balbutiant les noms de notre bienfaitrice, de madame de Senneville... A ce trait l'émotion est générale, tous les yeux sont baignés de larmes, les cris de vive la Marquise recommencent plus que jamais, et les vieillards disent au peuple en se relevant : « Mes enfans, c'est elle, c'est bien elle : et nous mourrons contens de l'avoir vu encore une fois. » Maintenant, mon cher Furet, mettez-vous au nombre des incrédules et résistez aux preuves les plus sincères d'une résurrection qui fait le bonheur de tout le monde.

FURET.

Comment ! est-ce que ce serait-elle ?... Savez-vous bien que cette aventure-là me fait jouer un singulier rôle . . . . . *c'est elle ! ce n'est pas elle !... c'est elle !...* pour un homme de tête il est cruel de changer ainsi. Voyons, là, franchement, M. Lafleur, *est-ce elle ?* ou *n'est-ce pas elle* ?

LAFLEUR.

C'est elle.

FURET.

Allons, c'est-elle !... Mais tenez, faites-moi un plaisir, voyez ce pauvre Mathurin, empêchez-le de se mettre dans l'embarras où il va se trouver, et moi, pour mieux faire voir encore que c'est elle, je vais au village voisin chercher une ancienne femme-de-chambre qui fut du voyage pendant lequel madame de Senneville mourut.

LAFLEUR.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

FURET.

Cette fille est au village voisin, vous dis-je, je vais l'ame-

ner et vous sentez bien que cela finira tout... Je n'aurai plus l'air d'une girouette, ce qui me donne un ridicule à moi, qui n'en ai pas.

LAFLEUR.

Cette fille se nomme ?

FURET.

Juliette.

LAFLEUR.

Juliette, mais je crois la connaître... oui, je la connais... Va, mon ami, va, il faut que la vérité perce... Pour prix de ton zèle, tu seras notre premier garde chasse.

FURET.

Je vous promets de vous en prouver ma reconnaissance en gibier... Au revoir.

SCENE VIII.

LAFLEUR, *seul.*

CetteJuliette serait elle cette ancienne camarade dont j'ai été si constamment amoureux plus de huit jours?...Oui, c'est elle, mon étoile est si heureuse aujourd'hui : fort bien ; mais si ce n'était pas elle, et qu'elle arrivât ici, nous aurions un terrible argument à rétorquer... Que faut-il faire ? roder autour de la maison, et entraîner cette femme, bon gré, mal gré, loin de ce château... Allons donner nos ordres à ce sujet... Eh ! mais, quelle est cette femme qui cherche à ouvrir la grille ?

SCENE IX.

LAFLEUR, JULIETTE.

LAFLEUR.

Que demandez-vous, la bonne ?

JULIETTE.

M. Mathurin, ouvrez s'il vous plaît.

LAFLEUR.

La grille est fermée et Mathurin est sorti.

JULIETTE.

La petite porte dérobée est-elle ouverte?... Oui, elle l'est je vais entrer par-là.

SCENE X.

LAFLEUR, *seul.*

C'est cette Juliette ! je l'ai reconnue ! ô destin propice ! Voyons ! dans quels pièges la faire tomber... Dans quels pièges ? dans tous à la fois, l'amour, la crainte, l'intérêt....

Elle vient... Allons, de la hardiessse, mon ami ; accoutumé à courir de dangers en dangers, tu aurais peur aujourd'hui?.. Et devant qui ?... Morbleu, ce serait la première fois que j'aurais tremblé devant une femme. La voici, ménageons la reconnaissance.

SCENE XI.

LAFLEUR, JULIETTE.

LAFLEUR.

Que demandez-vous, aimable personne, et puisque Mathurin n'est point ici, puis-je savoir...

JULIETTE.

Qui êtes-vous ? je ne vous connais pas pour être de la maison.

LAFLEUR.

Il est vrai qu'il n'y a pas long-tems que j'en suis.

JULIETTE.

Et qui a pu vous engager ici depuis la mort de ma maîtresse ?...

LAFLEUR, *à part.*

Vous avez donc eue le bonheur de servir madame la Marquise.

JULIETTE.

J'ai quittée madame de Saint-Clair pour venir auprès de madame de Senneville que j'ai servie jusqu'à ses derniers momens.

LAFLEUR.

Vous avez quitté madame de Saint-Clair... Vous avez servi madame de Senneville jusqu'à ses... Vous êtes cette Juliette qui m'inspira la plus vive passion... Ah ! je vous retrouve, tendre amie... rien n'égale le trouble de Lafleur.

JULIETTE.

Lafleur... vous... en effet...

LAFLEUR.

Ah ! mademoiselle Juliette... que je vous trouve à propos... depuis un mois je m'informe de vous, je vous cherche, je crie par tout... que je me félicite de cette rencontre.

JULIETTE.

Quel intérêt si tendre !

LAFLEUR.

Ah ! je suis au comble de la joie de vous avoir retrouvé ; allez-vous-en bien vîte, au nom de votre repos.

JULIETTE.

Pourquoi ?

LAFLEUR.

Vous avez, dit-on, publié la mort de votre maîtresse.

JULIETTE.

Que pouvais-je craindre en disant la vérité

LAFLEUR.

Vous avez cru la dire.

JULIETTE.

Je l'ai dite. Je sais bien qu'on veut faire croire qu'elle vit encore, je viens affirmer le contraire.

LAFLEUR.

Gardez-vous en bien, malheureuse, et fuyez... Vous êtes portée dans l'acte d'accusation comme complice du marquis de Senneville, soupçonné d'avoir voulu faire croire à la mort de sa sœur pour s'emparer de ses biens.

JULIETTE.

Moi, complice ?

LAFLEUR.

Redoutez les suites de cette malheureuse affaire... La Marquise est dans ce village, et si l'on sait que vous y êtes, dans une heure vous comparaîtrez devant la justice.

JULIETTE.

Mais cette femme n'est point la Marquise.

LAFLEUR.

Cependant les habitans la reconnaissent ; ne vous exposez pas, croyez-moi, aux dangers qui m'ont menacé, pour avoir voulu, comme vous, dire ce que je croyais véritable.

JULIETTE.

Que vous est-il arrivé ?

LAFLEUR.

Je ne connaissais point madame la Marquise, lorsqu'un de ses amis, qui avait eu des preuves de mon adresse, me proposa d'entrer à son service. J'acceptai, à peine fus-je à mon poste que de toutes parts on me dit à l'oreille : ce n'est point la Marquise que vous servez, c'est une intrigante. . Moi, honnête et délicat, incapable de mener une intrigue qui puisse compromettre ma réputation, je demande mon congé, je veux partir, et je donne pour raison que je n'étais pas fait pour servir de jouet à une fausse Marquise... On me laisse sortir ; mais à peine suis-je dans la rue que l'on m'arrête, on me fait monter dans une voiture et me voilà en prison. Je reste six mois dans les fers, et je crois que j'aurais succombé à mes peines amères sans la consolation de quelques vertueux amis emprisonnés pour dettes ou autrement.

JULIETTE.

Que fîtes-vous ?

LAFLEUR.

Ennuyé d'une captivité qui nuisait à mes intérêts comme à ma santé, je demande ce qu'il faut faire pour sortir ; on m e

répond : Reconnais la Marquise et cesse de calomnier une innocente victime de l'ambition de sa famille. — Ne faut-il que cela ? — Oui. — C'est dit. Je ne l'avais jamais vue avant de la servir ; mais c'est égal, je la reconnais, — et depuis ce tems je vais, répétant à droite et à gauche : c'est la Marquise, c'est bien elle, malheur à qui ne la reconnaît pas... J'ai un air si franc, si loyal, qu'on me croit sur parole et qu'on se range à mon avis. Faites comme moi, mademoiselle Juliette ; eh bien ! si nous sommes pris pour dupes l'un et l'autre, au moins le sommes-nous volontairement, tout le monde n'a pas ce privilège ; et tenez, pour nous autres valets, il vaut mieux se ranger du côté d'un faux seigneur qui a quelque chose, que de celui d'un sultan qui n'a rien.

JULIETTE.

Mais, mon ami, cette fausse Marquise ne peut-être reconnue ici où la véritable a demeuré si long-tems.

LAFLEUR.

Au contraire ; tout le monde la reconnaît, ou croit la reconnaître.

JULIETTE

Et Mathurin ?

LAFLEUR.

Il a hésité un moment ; mais enfin il s'est rendu. Ecoutez, mademoisellle Juliette.

JULIETTE.

Quoi donc !

LAFLEUR.

Qu'elle soit la véritable ou la fausse Marquise ; si cette femme que je sers est rétablie dans ses biens, il me revient une ferme de trente mille francs.

JULIETTE.

Une ferme de trente millle francs ?

LAFLEUR

Je suis garçon... et à côté de cette ferme, il y a une prairie délicieuse que je voudrais bien posséder..

JULIETTE.

Que voulez-vous dire?

LAFLEUR.

Que madame la Marquise, décidée à récompenser dignement tous ceux de ses gens qui auront servi à la faire reconnaître, donnerait volontiers cette superbe prairie à... vous ne devinez pas ?...

JULIETTE.

A qui ?

LAFLEUR.

A mademoiselle Juliette.

JULIETTE.

Vous croyez, mon cher Lafleur?

LAFLEUR.

Si je le crois ! et mademoiselle Juliette, d'accord avec Lafleur, pourrait, en confondant les cœurs, confondre la ferme et la prairie.

JULIETTE.

Mais...

LAFLEUR.

(*A part.*) Je la tiens ! (*haut.*) Qu'en dites-vous, mademoiselle Juliette ? une ferme pour mentir, une prairie pour dire oui... Ah ! mon dieu ! si chaque mensonge dans ma vie m'eût été ainsi payé, je serais aujourd'hui le plus riche propriétaire de France... C'est convenu comme cela, n'est-ce pas mademoiselle Juliette ?

JULIETTE.

Vous êtes pressant... ma conscience...

LAFLEUR.

Ne parlons pas de ces petites choses-là... Mais j'entends du bruit... Tenez, c'est le village qui précède ici la Marquise... Venez, nous conviendrons ensemble des autres articles de notre traité. (*à part.*) Elle est prise... de l'argent, de l'adresse, un homme aimable, quelle femme pourrait résister à cela ?

(*Ils sortent.*)

SCENE XII.

(*On entend de loin une marche villageoise, tambour, fifre, etc. gardes champêtres.*)

LAURETTE, *seule.*

Quel bruit ! . . . Ah ! mon dieu ! des gardes, le village, le Juge du lieu, nous sommes perdus ! . . . Mon père, mon père ?

SCENE XIII.

LAURETTE, MATHURIN.

MATHURIN.

Eh bien ! que me veux-tu ?

LAURETTE.

Voyez, mon père, le danger qui nous menace.

MATHURIN.

Je ne crains rien.

LAURETTE.

De grâce, n'exposez pas votre liberté, vos jours.

MATHURIN.

Mon enfant, quelque soit mon sort, que ce dernier exemple de ma vie t'apprenne qu'il ne faut pas céder trop facilement la victoire au crime, même quand l'âge nous ôte la force de lui résister... Les voici... Cache tes larmes et cesse de t'effrayer.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DORSEMONT, Villageois, *paraissant derrière la grille.*

DORSEMONT, *à la grille.*

Mathurin?

MATHURIN.

Monsieur le Juge.

DORSEMONT.

Ouvrez-moi.

MATHURIN.

A vous seu

DORSEMONT.

Oui.

MATHURIN.

J'obéis.

DORSEMONT, *entré.*

Mon ami, vous vous êtes montré sous un jour défavorable dans cette circonstance.

LAURETTE.

Ah! mon dieu!

DORSEMONT.

Je ne sais quelle a pu être votre intention en refusant de reconnaître la véritable marquise de Senneville; mais, tous les habitans de ce village l'ayant reconnue, vous ne pouvez plus lui fermer les portes de son château.

MATHURIN.

M. le Juge, je suis toujours dans la même résolution, et Mathurin, fort de sa conscience, ne se prêtera point à flatter l'erreur de gens qui bientôt reviendront de leur aveuglement.

DORSEMONT.

Mathurin, me forcerez-vous à vous donner l'ordre d'ouvrir ces grilles?

MATHURIN.

Vous me forceriez, M. le Juge, à vous désobéir.

DORSEMONT, *bas à Mathurin.*

Malheureux, tu te perds.

MATHURIN.

Qu'importe, en faisant mon devoir.

DORSEMONT.

Votre devoir est de vous soumettre à l'autorité : je vous ordonne d'ouvrir ces grilles.

MATHURIN, *avec douleur.*

Non.... M. le Juge, non, non.

LES VILLAGEOIS, *en dehors de la grille.*

Ouvrez, ouvrez.

LAURETTE.

Mon père, les villageois murmurent, redoutez leur colère.

MATHURIN.

Je ne redoute rien.

DORSEMONT.

Pour la dernière fois, Mathurin, obéissez, ou craignez la justice que vous outragez.

MATHURIN.

Je ne crains rien que de manquer à la mémoire de celle à qui je dois vingt ans de bonheur.

DORSEMONT.

C'en est trop... Gardes...

LAURETTE, *arrachant les clefs à la ceinture de son père.*

Arrêtez... M. le Juge, tenez les voici, ces clefs... Epargnez-lui, à son âge, la douleur de céder dans une circonstance où son cœur le condamnerait.

MATHURIN.

Ma fille, qu'as-tu fait ?

LAURETTE.

J'ai sauvé vos jours.

MATHURIN.

Eh bien ! fuyons de ce lieu, il n'est plus digne de nous, ma fille... M. le Juge, ne gardez point de rancune contre moi... Un jour la vérité percera, et vous direz alors : Mathurin eut le courage d'un serviteur fidèle, et je me reproche bien de l'avoir soupçonné.

DORSEMONT.

Malgré ses torts, il fait couler mes larmes. Adieu, mes amis.

LAURETTE.

Adieu, M. le Juge. (*Il sortent par la petite porte.*)

SCENE XV.

DORSEMONT, NICOLE, Le Village.

DORSEMONT.

Entrez, madame, et venez recevoir les témoignages de

la joie que votre présence inspire. Vous, mes amis, par vos jeux, célébrez cet heureux jour.

FETE.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR.

(*La danse continue, la musique joue piano.*)

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Une fête, bien ! c'est à merveille ! . . . tout va pour le mieux !... Vous ne savez pas, une femme de chambre de madame de Senneville voulait attester sa mort, et je l'ai fait retourner d'où elle venait... On dit que Mathurin est parti... Courage, morbleu ! nos ennemis se donnent le mot pour prendre la fuite.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE.

LAURETTE, *accourant.*

Je vous annonce le marquis de Senneville, le marquis...

LAFLEUR.

Le marquis de Senneville ?

LAURETTE.

Le frère de feue madame la Marquise.

NICOLE, *à part.*

Le frère de... Nous sommes perdus !

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Non, non, de l'audace et recevez-le avec fierté, avec cette colère que doit donner la vue d'un homme qui vous a fait souffrir dix ans.

NICOLE, *bas à Lafleur.*

Le voici.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, MATHURIN.

MATHURIN.

Vous le voyez, mon cher maître, ils célèbrent ce retour supposé.

SENNEVILLE.

Eh bien ! mes amis, vous suspendez une si belle fête ?.... le motif en est si noble, l'objet si pur... Où est donc cette Marquise ?

NICOLE.

La voici.

LAFLEUR, *bas.*

Bien !

SENNEVILLE.

Madame a joué la surprise et la colère avec une vérité frappante, madame a peut-être joué la comédie autrefois, l'emploi des Marquises, par exemple.

NICOLE.

Ce ton d'ironie cache votre trouble et votre embarras...

SENNEVILLE.

Moi troublé, pas du tout... si je l'étais, ce serait de votre succès dans ce nouveau rôle... Cette étude a dû vous coûter beaucoup de peines.

MATHURIN.

Vous êtes trop bon de rire de ces fripons.

SENNEVILLE.

Il faut en rire quand ils sont pris avant de faire du mal, il faut les punir quand ils en ont fait. Eh bien ! Marquise, vous paraissez rêveuse.

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Ferme !

SENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là qui vous parle à l'oreille. Ah ! mon dieu ! quelle physionomie d'honnête homme a ce fripon-là.

LAFLEUR.

Si monsieur me connaissait...

NICOLE.

C'est ainsi que vous dissimulez votre honte et vos remords. Toujours léger, toujours insensible ; vous cachez sous une apparence de gaîté le cœur le plus dur. Est-ce ainsi que vous devriez me recevoir après dix ans de captivité, après tous les maux que vous m'avez fait souffrir.

SENNEVILLE.

Permettez, Madame, permettez ; vous allez m'attendrir, de grace, poursuivez.

DORSEMONT.

Quelle tranquillité !

LAFLEUR.

Cet homme me tue avec sa gaîté.

SENNEVILLE.

Eh bien ! Marquise, votre discours est fini ? tu n'as donc plus rien à souffler à madame ? Dis donc, comment t'appelles-tu, coquin ?

LAFLEUR.

Lafleur.

SENNEVILLE.

Quand la Marquise te renverra, je te placerai, mon garçon; je connais quelqu'un qui veut être comte ou baron malgré tout le monde, tu le lanceras... Cela te fera une réputation.

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Plus de faiblesse!

NICOLE.

En voilà assez, monsieur, puisque vous niez que je sois votre sœur, c'est à ces braves gens que je remets le soin de ma vengeance, et c'est à monsieur que je vous dénonce, comme l'auteur de mes longues souffrances.

LAFLEUR, *à part.*

Que va-t-il répondre? il est pris.

SENNEVILLE.

Prenez garde, Marquise, la colère ne vous sied pas aussi bien que la douleur.

LAFLEUR.

Oh! le diable d'homme!

NICOLE.

M. le Juge, veuillez bien faire finir ces débats.

DORSEMONT.

M. le Marquis, il s'agit d'un objet sérieux.

SENNEVILLE.

Non pas: madame est l'objet le plus plaisant que j'aie jamais vû.

DORSEMONT.

M. le Marquis, pensez que cette affaire est importante, que madame se disant votre sœur...

SENNEVILLE.

C'est trop d'honneur.

DORSEMONT.

Tous ces braves gens l'ont reconnue.

SENNEVILLE.

Ah! vous l'avez reconnue!

TOUS.

Oui.

SENNEVILLE.

Qu'est-ce qui vous a permis d'augmenter ainsi ma famille?

DORSEMONT.

Au fait, monsieur, vous niez que madame soit votre sœur?

SENNEVILLE.

Oui, monsieur, il est trop vrai que ma pauvre sœur est morte.

LAFLEUR.

Remarquez, que monsieur à renié sa sœur.

SENNEVILLE.

Remarquez que j'ordonne à cette Marquise et à son Lafleur de sortir à l'instant de mon château, ou que mes gens exécuteront cet ordre.

NICOLE.

Ces honnêtes paysans sauront me défendre.

SENNEVILLE.

Ces honnêtes paysans ne défendront que moi.

LAFLEUR.

Ils sont pour nous.

SENNEVILLE.

Les gens faibles sont à tout le monde... Eh ! voilà Furet qui, sans doute, revient de la chasse.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, FURET.

FURET.

Mathurin, Mathurin ?... Que vois-je, M. de Senneville ?

MATHURIN.

Oui, et qui dit bien que ce n'est point là sa sœur.

FURET.

En vérité ?

SENNEVILLE.

Bon jour, nigaud !... ah ! ah ! ah ! ah !... il a toujours la figure aussi bête qu'il l'avait à douze ans.

FURET.

M. le Marquis... comment ce n'est pas là madame la Marquise ? et moi qui ai couru au village voisin pour trouver cette Juliette, ancienne femme de chambre...

SENNEVILLE.

De ma sœur, n'est-ce pas ?

FURET.

Quand je suis arrivé, elle n'y était pas ; je revenais ici, je l'ai rencontrée, et contre son gré je vous l'amène.

LAFLEUR.

Le diable t'emporte !

NICOLE.

Sortirons nous de là ?

MATHURIN.

Je compte sur elle pour nous dire la vérité.

SENNEVILLE.

Est-ce qu'on peut compter sur quelqu'un aujourd'hui.

MATHURIN.

La vérité va se découvrir et vous allez être confondus.

DORSEMONT.

Qu'elle vienne.

LAFLEUR.

Je demande que ces messieurs ne se montrent pas, surtout M. le Marquis ; sa présence pourrait l'intimider et l'empêcher de parler selon sa conscience.

SENNEVILLE.

Il a raison, tiens, Mathurin, nous le gênons, éloignons-nous un peu.

MATHURIN.

Je vous réponds de cette fille.

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Courrez au-devant d'elle pendant que je lui ferai des signes.

FURET.

La voici, la voici.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

NICOLE.

Eh ! oui, c'est ma chère Juliette.

JULIETTE.

Madame.

LAFLEUR.

Elle l'a reconnue ! (*bas à Juliette.*) Tu auras la prairie.

FURET.

Là, c'est elle à présent.

SENNEVILLE.

Je te l'avais bien dit, pauvre Mathurin, dans ce monde il ne faut compter sur personne... ainsi tu as reconnu ma sœur, incorruptible Juliette ?

JULIETTE.

M. le Marquis !...

MATHURIN.

Vous l'avez reconnue ?

LAFLEUR.

Cherchez donc à l'intimider.

DORSEMONT.

M. le Marquis, il se peut que vous soyez innocent. Cependant l'accusation de madame paraît fondée ; exceptez vous et Mathurin, tout le monde est ici d'accord. Pensez, monsieur, que cette dernière circonstance augmente mes soupçons.

LAFLEUR.

Nous triomphons !

SENNEVILLE.

Monsieur le Juge, la perfidie des hommes est incalculable, mais elle ne doit point effrayer les gens honnêtes. Je le répète, madame, n'est point ma sœur, et quelque grand que soit le crime qui pèse sur moi, je ne crains rien que le retard de ma justification... je veux donc qu'elle éclate promptement, et pour cela je me constitue votre prisonnier; assemblez les magistrats du lieu, devant eux je m'expliquerai, et devant eux je prouverai que madame est aussi bien faite pour être dame de qualité, que Lafleur pour être l'interprête de la vertu.

MATHURIN.

Moi, monsieur le Juge, je me rends aussi votre prisonnier, je soutiendrai toujours ce que j'ai avancé.

LAURETTE.

Mon père, je vous suivrai.

DORSEMONT.

M. le Marquis, j'accepte votre proposition... ma maison vous servira d'asile, ainsi qu'à Mathurin pendant une heure qu'il me faudra pour réunir les magistrats du lieu. Vous, madame, vous voudrez bien faire comme ces messieurs, vous rendre prisonnière dans ce château jusqu'après la décision de cette affaire.

NICOLE.

J'y consens.

LAFLEUR.

Nous y consentons... Allons, mes amis, reconduisez madame à son ancien appartement.

SENNEVILLE.

Va, jouis bien vîte de ton marquisat... Viens Mathurin; venez, belle enfant... avec un honnête homme, une jolie fille et un Juge intègre, une prison même aurait bien des charmes.

FURET.

Pardon, si je ne vous suis pas; mais si nous sommes tous en prison, qu'est-ce qui servira les autres ?...Eh puis, moi, je suis comme les oiseaux, j'aime la clef des champs.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LAFLEUR, *seul.*

Ouf !... j'ai pu échapper un moment à cette foule importune qui, accompagnant la chère Marquise, m'accablait ainsi qu'elle des caresses les plus insupportables... En vérité, l'on est bien malheureux dès qu'on se lance dans les places où dans les qualités. On n'a plus en apparence que des amis, des flatteurs, des gens qui vous font mourir sous le poids de leurs éloges... Ils vantaient mon honneur, ma vertu, ma probité, les menteurs !... Heureusement qu'on est philosophe et qu'on sait se rendre à soi-même par le moyen honnête d'une fuite précipitée... Je suis simple, moi, j'ai les mœurs vulgaires, et j'ai toute ma vie été modeste au sein des honneurs... Dans ce moment même où madame la Marquise, de ma façon, a voulu faire de moi et me proclamer un intendant à sa manière... eh ! bien, je n'en suis pas plus fier... oh ! mon dieu, non... Mais voyons donc le château qui est sous mon intendance... Morbleu ! il est riche... Il y a de quoi régir, surveiller, prendre... il y a tout ce qu'il faut pour un intendant...Mais autant que je puis le croire, un intendant commande à des fermiers, ces fermiers payent, et....Voyons ces fermiers, et pendant qu'on me croit prisonnier dans ce château, comme madame la marquise, profitons du tems... Quelle que soit l'issue de cette affaire, avec de l'argent comptant nous lutterons avec plus d'assurance contre tous les dangers. (*Bruit. Les paysans conduisent la Marquise.*) Ah ! voilà ma chère Marquise que l'on ramène après lui avoir fait faire le tour de ses propriétés... La friponne ! elle a toute mon audace ; laissons-là s'enivrer d'encens, et courons à la ferme... La gloire est une fumée, mais l'argent c'est le feu qui embrâse le monde entier. (*il sort.*)

SCENE II.

NICOLE, FURET, Villageois.

FURET.

Attendez que j'ouvre les deux battans, comme je faisais autrefois... Madame la Marquise, entrez et reconnaissez les

endroits qui ne vous ont pas revue depuis votre absence.

NICOLE.

Bien, mon garçon !... Mes amis, j'ai besoin de repos, je vous remercie de votre bonne réception, et je n'oublierai pas que c'est à vous que je dois mon bonheur...

(*Les villageois passent tour-à-tour en saluant la Marquise au son d'une musique gaie, puis ils sortent.*)

SCENE III.

NICOLE, FURET.

FURET.

Madame la Marquise a annoncé l'intention de se reposer.

NICOLE.

Oui, mon ami, je ne serais pas fâchée...

FURET.

Votre appartement est tout prêt.

NICOLE.

Eh bien ! j'y vais...

FURET.

Ce n'est pas par là, madame la Marquise.

NICOLE.

Ah ! c'est vrai, je suis préoccupée...

FURET.

Mais ce n'est pas encore par là... Il paraît que vos malheurs vous ont fait oublier la géographie de votre château.

NICOLE.

J'ai des absences...

FURET.

A propos... si madame voulait voir comme le petit bois à poussé depuis dix ans, il est d'une verdeur !...

NICOLE.

Ah ! voyons donc...

FURET.

Ouvrez la fenêtre qui donne du côté du labyrinthe.

NICOLE.

La fenêtre...

FURET.

Oui, oui, cette petite fenêtre par laquelle vous regardiez toujours...

NICOLE.

Ah ! ah !... (*à part.*) Ce nigaud m'embarrasse à un point... Je ne sais où est cette fenêtre.

FURET.

(*A part.*) Elle va être bien surprise, précisément je l'ai

peigné la semaine dernière... (*haut.*) Eh bien ! madame ?...

NICOLE.

Il est charmant !

FURET.

Là !... vous n'avez pas remarqué un changement que j'ai fait...

NICOLE.

Un changement...

FURET.

Vous ne l'avez pas vu... ah ! je vous en prie, regardez, regardez...

NICOLE.

Je verrai tout cela une autre fois.

FURET.

Un petit coup-d'œil... (*à part.*) Je n'ai été que deux ans à faire cette chaumière-là... et je dis que c'est fait avec soin... on ne s'apperçoit pas de la précipitation avec laquelle j'ai travaillé. (*haut.*) Qu'en dites-vous?

NICOLE.

C'est délicieux !

FURET.

Ça fait tableau... C'est, comme dit M. le Juge, c'est pistoreque.

NICOLE.

C'est enchanteur ! (*à part.*) Il veut sans doute parler d'une plantation. (*haut.*) Cela est poussé avec une vîtesse... Le tems ne t'a pas été contraire.

FURET.

Laissez donc, pendant que j'élevais une muraille l'autre tombait.

NICOLE.

(*A part.*) Ce n'est point d'arbres qu'il me parle. (*haut.*) Tu auras employé de mauvaises pierres ?

FURET.

Je l'ai construite en bois... Je l'avais d'abord fait en terre, mais un jour de fête, un jour que je voulais célébrer la naissance de mon père et que j'avais tout le monde à goûter sous ma maisonnette, j'avais selon l'usage attaché une couronne au plancher, ne voilà-t-il pas qu'au moment de faire tomber la couronne, c'est le plancher qui tombe... sur la tête de mon père. Un cri général me jette dans une allarme que je veux me lever précipitamment, et en reculant ma chaise, je renverse la muraille... Chacun sans le vouloir en fait autant, et ma chaumière se trouva partie sur la table, partie sur les convives, partie sur mon père ; moi, surtout j'ai couru le danger le plus éminent : une tringle que j'avais mise pour girouette,

m'est tombé sur la tête, et peu s'en est fallu que je ne mourusse le jour de la naissance de mon père.

NICOLE.

C'est bon, c'est bon !... Te voilà bien portant, laisse-moi.

FURET.

Madame la Marquise n'a rien à m'ordonner ?

NICOLE.

Non, mon ami.

FURET.

Vous serez obéie. (*il sort.*)

SCENE IV.

NICOLE, *seule.*

Si un imbécile tel que celui-là me jette dans le plus grand embarras, que n'ai-je pas à craindre ?... Voyons : prenons vite connaissance de mes appartemens... La chambre à coucher à droite, le salon à gauche... et l'anti-chambre....

SCENE V.

LAFLEUR, NICOLE.

NICOLE.

Ah ! je te trouve dans l'anti-chambre, c'est te trouver à ta place.

LAFLEUR.

Dites-donc à notre place... Mais ne perdons pas notre tems à révéler de tristes vérités... Je viens de chez vos fermiers, j'ai pris chez l'un un état bien détaillé du château, chez l'autre, une note bien précise de vos propriétés : lisez tout cela, apprenez-le par cœur, et morbleu ! vous finirez par croire que vous êtes Marquise pour tout de bon. J'entends quelqu'un, allez et revenez bientôt. (*Nicole sort.*)

SCENE VI.

LAFLEUR, *seul.*

J'ai là mes fermiers : allons, monsieur l'intendant, ouvrez votre livre de comptabilité... Entrez par ici, mes amis, entrez.

SCENE VII.

LAFLEUR, BEAUPRÉ, LAVIGNE, FROMENT.

FROMENT.

Vous êtes trop honnête.

LAFLEUR.

Asseyez-vous dans ces fauteuils.

LAVIGNE.

Vous êtes trop bon !

LAFLEUR.

Mettez-vous à votre aise.

BEAUPRÉ.

Quel intendant vous êtes !

LAFLEUR.

Je suis un peu plus poli qu'eux, n'est-ce pas ? Eh ! mon dieu ! que coûte une politesse surtout envers des gens qui, d'une probité reconnue, viennent apporter tout l'argent qu'ils doivent : c'est ce que vous venez faire, n'est-ce pas... pour dix ans de fermage ?

FROMENT.

Il s'en manque trois mois.

BEAUPRÉ.

Moi, six.

LAVIGNE.

Moi, neuf.

LAFLEUR.

C'est égal, mes amis ; madame la Marquise n'est pas revenue ici pour vous persécuter... Combien apportez-vous, père Froment ?

FROMENT.

Douze mille francs pour neuf ans et neuf mois.

LAFLEUR.

Douze mille francs ! vous avez l'air d'un bien brave homme ! Et vous, père Lavigne ?

LAVIGNE.

J'apportons davantage.. j'apportons seize mille francs.

LAFLEUR.

Seize mille francs ! vous avez quelque chose de plus ouvert, de plus noble dans la figure, dans toute la personne.

LAVIGNE.

Ah !

LAFLEUR.

Et vous, père Beaupré ?

BEAUPRÉ.

Moi, pour la ferme et les prés, j'apportons vingt-deux mille francs.

LAFLEUR.

Le respectable vieillard ! Il m'inspire de la vénération. Embrassons-nous... Ah ! ça, maintenant, comptons et mettons tout en ordre.

FROMENT.

Volontiers !

LAFLEUR.

Je ne veux pas imiter ces intendans qui prennent l'argent sans ordre et sans calcul, je veux le prendre en règle.

LAVIGNE.

Oh ! vous avez l'air d'un homme bien entendu.

LAFLEUR.

Pas du tout, je commence mon état.

BEAUPRÉ.

On peut dire que vous commencez comme les intendans finissent.

LAFLEUR.

J'ai de la facilité, de l'aisance... Il est si difficile de ne pas bien s'en tirer avec des gens aussi bons, aussi confians que vous... Nous disons, père Froment, douze mille francs?

FROMENT.

Oui, monsieur, les voici en or... comptez.

LAFLEUR.

Après vous, fi donc ! les louis sont de poids ?

FROMENT.

Il y en a qui pèsent trop.

LAFLEUR.

Allons, ils passeront pour ceux qui ne pèsent point assez... A vous... brave Lavigne ; seize mille francs ?

LAVIGNE.

En deux billets de banque et quatre mille francs en or.

LAFLEUR.

Billets de banque !... ils sont bons ?... c'est que je n'en ai pas encore beaucoup reçu comme cela.

LAVIGNE.

Tout le monde les prend.

LAFLEUR.

En ce cas, je fais comme tout le monde. Et vous, vieux Beaupré ?

BEAUPRÉ.

Voici un mandat de vingt-deux mille francs sur un riche propriétaire de Paris.

LAFLEUR.

Qu'est-ce que c'est que ce propriétaire-là !

BEAUPRÉ.

C'est un honnête usurier qui s'est enrichi en prêtant tout bonnement à quatre-vingt dix pour cent.

LAFLEUR.

Et vous me donnez un mandat sur un tel misérable... donnez m'en sur d'honnêtes gens.., mais... jamais sur des fripons.

BEAUPRÉ.

Eh bien ! en voilà un de la même somme sur un honnête particulier qui, au contraire, s'est laissé prendre toute sa fortune ; choisissez... Voilà tout ce que je puis vous offrir en paiement.

LAFLEUR.

J'aime mieux le premier . . . délicatesse à part. . . Donnez-moi le mandat de l'honnête usurier ; il m'en coûtera, mais je le toucherai.

BEAUPRÉ.

J'en sommes sûrs.

LAFLEUR.

Ah ! ça, mes amis, voilà les arrérages payés, mais vos baux sont expirés depuis long-tems, vous êtes sans doute dans l'intention de renouveller ?

TOUS.

Assurément !

LAFLEUR.

Bien des gens sont déjà venus me tourmenter moi et madame la Marquise pour leur adjuger ces baux ; madame la Marquise n'était pas très-éloignée d'y consentir ; mais moi, je l'en ai dissuadé, et cependant l'un m'offrait pour les vignes, cinquante louis de pot-de-vin, l'autre mille écus pour les terres, et le dernier quatre mille francs pour la ferme.... Non, ai-je répondu, non, messieurs, l'intérêt ne m'entraînera jamais à faire une injustice ; nos fermiers sont honnêtes, et ne m'offriraient-ils que des pots-de-vins au-dessous de ceux que vous me proposez, je leur donnerai encore la préférence. Vous voyez, mes amis, avec quelle chaleur je vous ai servis, j'ose croire que vous ne me rendrez pas victime de mon zéle.

FROMENT, *d'un air piqué.*

C'est on ne peut pas plus honnête !

LAVIGNE.

C'est infiniment désintéressé.

BEAUPRÉ.

C'est nous prévenir poliment que M. l'intendant attend de nous des pots-de-vins.

LAFLEUR.

Je n'attends rien... J'y compte... Vous êtes trop vieux dans le métier pour ne pas savoir que c'est un usage, et moi je tiens beaucoup aux usages...

FROMENT.

Qui vous rapportent de l'argent.

LAVIGNE.

Et les usages qui vous en font donner.

LAFLEUR.

A ceux-là je ne tiens pas du tout.

BEAUPRÉ.

Votre franchise m'amuse, M. l'intendant... Tenez, voilà mon pot-de-vin....

LAVIGNE.

Voici le mien.

FROMENT.

Voici le mien.

LAFLEUR.

Messieurs, si vous êtes contens de ma franchise, je le suis de votre procédé... Vous pouvez regarder vos baux comme renouvellés.

FROMENT.

Pour neuf ans?

LAFLEUR.

Pour douze, quinze, tant que vous voudrez.

LAVIGNE.

Il est accommodant.

LAFLEUR.

J'ai là un fonds de gaîté...

BEAUPRÉ.

Il a frappé sur sa bourse aulieu de frapper sur son cœur, c'est bien là le geste d'un intendant. Quand vous verrra-t-on à la ferme?

LAFLEUR.

Bientôt!... j'irai tous vous visiter... Je vous porterai vos quittances, vos baux à signer, et, le verre à la main, là, en bons amis, nous célébrerons l'heureux hasard qui nous a réunis; c'est une époque dont j'espère que vous vous souviendrez long-tems, messieurs; pour moi, je vous assure que vous m'avez inspiré une telle amitié, que, comme aujourd'hui, je ne cesserai de vouloir votre bien.

TOUS.

L'honnête homme! (*ils sortent.*)

SCENE VIII.

LAFLEUR, NICOLE.

LAFLEUR.

Madame la Marquise? madame la Marquise?

NICOLE.

Que me veux-tu?

LAFLEUR.

Regardez... voilà cinquante bons mille francs ; hein, quel marquisat.

NICOLE.

Eh! qui t'a donné...

LAFLEUR.

Vos fermiers... Ah ! ah ! ah ! ah !

NICOLE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LAFLEUR.

Ecoute maintenant, Marquise.

NICOLE.

Voyons, intendant.

LAFLEUR.

N'apperçois-tu pas certain orage qui gronde sur nos têtes, le retour de M. de Senneville, son assurance, sa captivité volontaire, tout cela, Marquise, ne te dégoûte-t-il pas de ta nouvelle dignité.

NICOLE.

Moi, pourquoi ? non, non... ma réputation... mon honneur veulent que je soutienne mon rôle.

LAFLEUR.

Ta réputation, elle n'est pas encore née ; ton honneur, ah, ah, ah !

NICOLE.

M. Lafleur, vos injures...

LAFLEUR.

Mais, par ma foi ! la voilà lancée? la vérité te choque ! cependant, je veux te la dire, pauvre Marquise : je te dirai que tu cours les risques d'être découverte où de te trahir, que l'habit qui cache Nicole peut tomber à l'instant, alors du salon tu retournerais dans l'anti-chambre, eh ! quel affront ! Va, mon enfant, faisons comme autrefois, agissons de concert et sachons conjurer l'orage ou le fuir, sachons après avoir recueilli d'une ruse tout ce que l'adresse pouvait nous rapporter, sachons en faire notre profit. Voilà les véritables gens à talent dans notre espèce ; prendre n'est rien, conserver est tout. Eh bien! nous avons pris, conservons, voilà ce qu'il faut faire.

NICOLE.

Coquin ! tu as un tact pour persuader les gens.

LAFLEUR.

Oh ! j'entends mon métier et j'en pourrais remontrer à certains personnages qui croyent que je ne sais que travailler en petit... Mais ne nous occupons que du trésor amassé à la sueur de mon front... Nicole, tu vas connaître mon âme

toute entière, tu vas juger de mon désintéressement, tu vas voir que l'intrigue et la loyauté ne sont point incompatibles... J'ai tout fait dans cette occasion, je t'ai donné l'idée de ton rôle, je t'ai amenée ici, j'ai préparé ta reconnaissance, en un mot, par mon astuce, ma fausse bonté, ma franchise étudiée, et ce je ne sais quoi que le ciel m'a donné pour persuader les gens, j'ai aveuglé ces pauvres paysans, qui se sont prêtés à mes desseins comme des imbécile, je pourrais donc comme auteur, inventeur, exécuteur du complot, garder tout pour moi. Eh bien ! non, je partage, la moitié de ces cinquante mille francs est à toi ; qu'on vienne encore me dire : Il n'y a parmi nous ni sentimens, ni délicatesse. Viens et partageons.

NICOLE.

Tu le veux, partageons.

LAFLEUR.

C'est sans répugnance, au moins.

NICOLE.

Je n'en ai jamais eue dans de telles occasions...

LAFLEUR.

Je le crois ! tu n'as jamais eu l'embarras de compter vingt-cinq mille francs... Tiens, les voici, fuyons notre château supposé, laissons tout ébahis ces paysans jouets de notre esprit, laissons rire le railleur Senneville, rêver le grave Dorsemont, tergiverser le chancellant Furet, s'applaudir l'incorruptible Mathurin, allons dans un autre pays acheter non un Marquisat, mais un bon droit de bourgeoisie. Partons. Qu'entends-je ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE.

Arrêtez... qu'avez-vous fait ?

NICOLE.

Quoi donc ?

JULIETTE.

Les fermiers ont dit au Juge qu'ils vous avaient payé les loyers depuis dix ans.

LAFLEUR.

Eh bien ?

JULIETTE.

Le Juge est indigné, furieux, il a ordonné qu'on fermât toutes les portes du château... je suis accourue pour vous en prévenir.

LAFLEUR

Ne perdons pas un moment. Fuyons.

JULIETTE.

Et moi ?

NICOLE.

Viens avec nous. (*Ils vont à une porte, une sentinelle se montre.*)

LAFLEUR.

Serions-nous cernés ?... Voyons à une autre... (*à l'autre porte une autre garde se présente également.*) Encore...

NICOLE.

Nous sommes perdus !

JULIETTE.

Voyez à celle par où je suis entrée.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, FURET.

LAFLEUR.

Voyons...

FURET, *à la porte du milieu.*

Alte-là !

NICOLE.

C'est toi, mon cher Furet ?

FURET.

Armé jusqu'aux dents de pied en cap.

LAFLEUR.

Pourquoi es-tu là ?

FURET.

Pour vous empêcher de sortir dehors.

NICOLE.

Qui t'a donné cet ordre ?

FURET.

La justice en personne.

LAFLEUR.

Pour quelle raison ?

FURET.

Je n'ai pas de raison.

LAFLEUR.

Si madame t'ordonne de t'en aller... et de la laisser libre chez elle ?

FURET.

Madame est libre pourvu qu'elle ne sorte pas de cette chambre, elle est libre comme l'air... C'est la consigne.

NICOLE.

Je t'ordonne de te retirer.

FURET.

J'obéis, madame.

LAFLEUR.

Ah! ne perdons pas de tems, partons... (*Un soldat se présente et leur ferme le passage.*)

FURET.

J'étais sentinelle surnuméraire.

NICOLE.

Nous ne pouvons plus échapper au coup qui nous menace.

LAFLEUR.

Nicole, le danger est pressant; mais il ne doit pas nous abattre. Je t'avais conseillé de renoncer à ton Marquisat, à présent je te conseille d'y tenir plus que jamais, et de ne céder qu'à la mort : quant à moi, je te soutiendrai, et si tu te perds, je partagerai ton sort. Nous voilà comme l'homme qui sur le seuil de la vie, envisage tout sans crainte, et qui fait un effort pour remonter quelques dégrés.

FURET.

Que diable disent-ils-là ?... Moi, quand j'ai des secrets je les dis tout haut, en recommandant seulement à tout le monde de n'en rien dire à personne.

NICOLE.

Quelqu'un vient.

JULIETTE.

C'est le Juge et deux autres magistrats.

LAFLEUR.

M. de Senneville.

FURET.

Et Mathurin, tout le monde. Voilà que je vas savoir enfin si c'est elle.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, SENNEVILLE, DORSEMONT, LAURETTE, MATHURIN, Juges et Gardes.

DORSEMONT.

Madame, avant d'entamer la cause la plus importante qui puisse être jugée, je vous demanderai pourquoi, sans attendre une décision qui assure bien que vous êtes madame de Senneville, pourquoi, dis-je, vous vous êtes permis de toucher des fermages aussi considérables que ceux qui vous ont été payés.

LAFLEUR.

Ce n'est point madame la Marquise, monsieur le Juge, c'est moi qui suis coupable dans cette circonstance. Avant la contestation qui s'est élevée, j'avais vu les fermiers, j'avais pris rendez-vous avec eux, il sont venus, et comme j'étais sûr du gain de notre cause, je ne me suis point fait un scrupule de demander l'argent qui devait tôt ou tard nous appartenir.

Au surplus, le voici cet argent, je le dépose en vos mains, bien convaincu qu'il ne tardera pas à revenir dans les miennes. (*à part.*) Hélas! je crains bien le contraire!

DORSEMONT.

Vous oubliez de me rendre ce qu'ils vous ont donné pour obtenir un nouveau bail?

LAFLEUR.

C'est vrai!... pardon!... c'était si peu de chose!

FURET.

Ça m'amuse, moi, de voir comme ça dégorger des fripons.

LAFLEUR, *à Furet.*

Que dis-tu?

FURET.

Je me trompe; des intendans. Je crois pourtant que je ne me trompe pas.

DORSEMONT.

La somme est complette. A présent, messieurs, venons à l'objet qui nous rassemble. Il s'agit, Juges, d'une cause bien difficile à terminer, madame se dit la marquise de Senneville, et monsieur prétend que sa sœur est bien morte depuis dix ans; d'un côté les apparences sont pour madame, de l'autre la résistance de monsieur cause une incertitude inexplicable. C'était donc aux tribunaux à prononcer sur une affaire de cette nature, si monsieur de Senneville ne m'eut dit qu'il voulait faire une révélation importante d'après laquelle il nous serait facile de rendre un jugement. Parlez, monsieur, et mettez fin à des doutes qui ne peuvent honorer ni vous, ni madame.

FURET, *à part.*

Je vas apprendre à plaider.

SENNEVILLE.

Je veux avant de parler que madame assure, pour la dernière fois, qu'elle est bien ma sœur, et qu'elle me dise quels tourmens affreux je lui ai fait endurer... Il faut que la vérité brille dans tout son jour, et que ses rayons fassent pâlir les coupables.

LAFLEUR, *bas à Nicole.*

Répétez l'histoire que j'ai inventée et parlez avec fermeté.

JULIETTE, *à part.*

Je crains bien que la ferme et la prairie ne s'en aillent ensemble.

NICOLE.

Juges, vous voyez en ce moment une malheureuse sœur, qui, jouissant d'une fortune très-considérable, a excité l'ambition de son frère. Il y a dix ans aujourd'hui que mes tourmens ont commencé; j'avais l'habitude de passer chaque hiver à Paris, et je m'y rendais avec ma femme de chambre que voici,

quand une maladie assez grave me força de m'arrêter chez un traître, ami de M. de Senneville ; là, dès que je fus incommodée au point de perdre connaissance, cet homme eut la cruauté de me jetter dans une voiture, et par le moyen d'une fausse lettre de cachet, on me conduisit dans une prison d'état sous un autre nom que le mien, pendant ce tems, une autre malade à l'agonie, que l'on nommait madame de Senneville, mourut, et fut enterrée sous mon nom. Il s'était écoulé a peine un jour depuis mon arrivée chez cet ami, jusqu'au moment de ma mort supposée, et personne ne douta que ce ne fut la marquise de Senneville, arrivée la veille, qui venait d'expirer : mes gens eux-mêmes qui avaient eu défense d'entrer dans mon appartement, le crurent et suivirent le convoi : enfin ce complot affreux avait été si bien combiné que l'œil le plus fin n'eut jamais pû en découvrir la trâme. Je traînai donc ainsi ma malheureuse existence au fond d'une prison, où sans doute, on espérait que je succomberais à mes peines amères, mais le ciel protecteur ne permit pas que je donnasse ce triomphe à mes ennemis ; il ouvrit au contraire les portes de mon cachot, il me rendit à la liberté ; aussitôt mes amis, corrompus par mes persécuteurs, mes domestiques gagnés à prix d'or, tous refusèrent de me reconnaître. . . Alors je m'éloignai de Paris, je vins dans cette terre où j'étais parfaitement connue, et où j'ai eu la satisfaction de retrouver les cœurs tels que je les avais laissés, pleins de tendresse et de bonté pour moi. Voilà, messieurs, l'exacte vérité ; maintenant examinez que la seule personne qui s'est opposée à ma reconnaissance, est Mathurin, dévoué à M. de Senneville ; remarquez le retour précipité de M. de Senneville lorsqu'il a sû mon arrivée en ces lieux ; rappellez-vous le ton d'ironie qu'il prit pour cacher sa confusion, et opposez à la conduite infâme de ces deux coupables, l'amitié, l'ivresse de ces bons villageois qui peuplent cette terre. Messieurs, protégez une victime de l'ambition, défendez l'amie des malheureux, la consolation des infortunés, et rendez à ce village celle qui ne s'est jamais occupée que du bonheur et de la tranquillité des familles qui le composent. Je m'en remets à votre jugement.

FURET.

On dirait qu'elle a raison.

DORSEMONT.

Répondez, M. de Senneville.

SENNEVILLE.

Madame a bien imaginé sa fable, et pour cela elle a été aussi bien instruite que conseillée. Mais je vous l'ai dit, messieurs, j'ai une révélation importante à vous faire, révélation qui va tout terminer.

LAFLEUR, *à part.*

Sa révélation m'effraie d'avance.

SENNEVILLE.

Il est cruel d'être obligé d'avouer soi-même des torts, que dis-je, un crime digne d'un châtiment exemplaire... quoique ce crime soit l'effet d'une inexpérience absolue, puisque j'avais alors vingt-un ans, il n'en est pas moins un crime; oui, messieurs, pardon si je cherche a retarder cet aveu, mais il est si pénible à faire! Juges, je l'avoue, ma sœur a été victime de mon ambition.

TOUS.

Qu'entends-je?

NICOLE.

Juges, retenez bien ce premier aveu.

LAFLEUR.

Jusqu'ici j'aime sa révélation.

SENNEVILLE.

Je le répète, ma sœur a été victime de mon ambition. Dans un voyage qu'elle fit à Paris, je parvins à la faire enlever et à la faire enfermer.

NICOLE.

Juges, vous voyez que je n'ai dit que la vérité.

SENNEVILLE.

Enfin, l'avouerai-je, quoiqu'en tremblant, quoique menacé du courroux de la justice, ma sœur a été enfermée dix ans et n'est point morte...

NICOLE.

Ce dernier aveu nous suffit, nous vous épargnons la honte et la douleur d'une plus longue justification.

SENNEVILLE.

Non, madame, permettez que j'achève... ma sœur n'est point morte; mais ce n'est point comme vous l'avez dit dans une prison qu'elle a été jettée.

NICOLE.

Où donc?

SENNEVILLE.

Elle est enfermée dans une chambre d'un château...

NICOLE.

Duquel, s'il vous plait?

SENNEVILLE.

De celui-ci.

TOUS.

De celui-ci!

LAFLEUR, *à part.*

Voilà bien le diable!

DORSEMONT.

Et ! qui donc en eut soin pendant un si long espace de tems?

SENNEVILLE.

N'exigez pas, en vous livrant le coupable, que je livre encore mes complices.

DORSEMONT.

Je vous l'ordonne au nom de la justice.

MATHURIN.

Eh bien ! c'est moi, monsieur le Juge.

TOUS.

Mathurin !

LAURETTE.

Mon père !

SENNEVILLE.

C'est lui... mais, Juges, cet aveu ne vous livre pas seulement deux coupables, il vous fait connaître la friponnerie de cette femme, qui, abusant de sa ressemblance avec ma sœur, a prétendu se faire passer pour elle ; nous méritons d'être punis sans doute, mais son châtiment doit suivre le nôtre.

NICOLE, *à part.*

Malheureux projet !

LAFLEUR, *à part.*

Maudit marquisat !

DORSEMONT.

M. de Senneville, faites délivrer votre malheureuse sœur, et qu'elle paraisse en ces lieux.

NICOLE, *à part.*

Je suis morte !

LAFLEUR, *à part.*

Il n'y a plus rien à faire, c'est un coup manqué.

SENNEVILLE.

Mathurin, voici la clef, fais venir cette sœur infortunée, qu'elle voie mon repentir et la confusion de ses misérables.

(*Mathurin prend la clef et sort.*)

LAFLEUR.

Aih ! aih !

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté MATHURIN.

DORSEMONT.

Maintenant, madame, oserez vous encore assurer que vous êtes madame de Senneville, pensez aux peines qui attendent un coupable tel que vous, pensez que jouer devant la justice le rôle d'un imposteur, c'est montrer de l'audace dans le crime, et c'est n'avoir plus aucun droit à l'indulgence de vos juges.

NICOLE.

Monsieur le Juge...

LAFLEUR, *à part.*

Qu'un aveu comme celui-là est embarrassant !

DORSEMONT.

Vous gardez le silence... avouez, madame, avouez pendant qu'il en est encore tems, et ne rendez pas votre délit plus grave.

NICOLE.

C'est que...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MATHURIN.

MATHURIN, *annonçant.*

Voici madame de Senneville.

NICOLE.

Grand dieu !... monsieur le Juge, je ne suis point madame de Senneville.

SENNEVILLE.

Monsieur le Juge, elle s'est trahie, c'est tout ce que je voulais ; pardonnez-moi aussi la ruse que j'ai employée pour la forcer à cet aveu : ma pauvre sœur n'est que trop véritablement morte, et sa captivité en ces lieux n'était qu'un moyen inventé pour forcer ces misérables à dire la vérité. Cette affaire est jugée, mon innocence reconnue. (*M.*) Allez, malheureux, allez autre part chercher des dupes, mais surtout plus d'adresse, et ne vous laissez pas surprendre comme des enfans.

LAFLEUR, *à part.*

Oh ! que je suis bête !

FURET.

J'étais bien sûr que ce n'était pas elle.

DORSEMONT.

Je vous remercie du détour que vous avez pris, M. le Marquis, maintenant les vrais coupables nous sont connus, et la justice est trop heureuse quand elle condamne avec des preuves aussi évidentes. Gardes, conduisez ces deux personnes à la prison du village, et qu'elles soient transféréss demain à la ville la plus prochaine.

SENNEVILLE.

Monsieur, le Juge, je demande leur grace.

DORSEMONT.

Je ne puis. Prendre le nom d'une personne estimable et le profaner pour s'emparer de ses biens, c'est un double délit qu'il faut punir pour l'intérêt de la vertu et le repos de la société. Qu'on les enmène.

LAFLEUR, *à part.*

Allons... mon ancien maître avait bien raison de dire que j'irais loin... je crains bien de faire un long voyage. C'est vraiment malheureux, car j'avais joliment mené cette intrigue. Allons, saute Marquise ! (*Ils sortent.*)

SCENE XIV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, hors NICOLE et LAFLEUR.

DORSEMONT.

M. le Marquis, cette somme vous appartient.

SENNEVILLE.

Non, elle appartient au courage et à l'honneur. Prends, Mathurin, voilà de quoi t'aider dans tes vieux ans.

MATHURIN.

Mon cher maître, paye-t-on l'homme qui fait son devoir?

SENNEVILLE.

On paye bien ceux qui ne le font pas. Prends, prends... il serait à souhaiter que tous ceux qui se sont enrichis, eussent puisé comme toi la source de leur fortune dans un cœur bon et généreux. Si tu ne gardes point cette somme, marie Laurette à ce héros des gardes chasse et ce sera leur dot.

LAURETTE ET FURET.

Ah ! monsieur...

FURET.

Je n'attendais pas moins de vous ; je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé et que vous n'êtes pas un ingrat ; en me récompensant, vous remplissez un devoir sacré envers un homme...

MATHURIN.

Envers un homme qui depuis l'arrivée de cette intrigante n'a cessé de dire : c'est madame la Marquise, ce n'est pas elle.

FURET.

C'était peur de me tromper.

LAVIGNE, *accourant.*

M. le Marquis, les villageois trompés par ces deux fripons, avaient arrangé une fête pour la fausse Marquise, ils regarderont comme un pardon généreux de votre part, si vous voulez bien être présent à leurs jeux, et leur ivresse [illegible] que plus pure pour ressembler à l'objet qu'ils célébr[illegible] ont.

FURET.

Il n'est pas bête aujourd'hui, Lavigne.

SENNEVILLE.

Je consens à tout, mes amis; mais n'oubliez jamais qu'il faut se défier des apparences; car souvent, rien ne ressemble plus aux honnêtes gens, que les fripons.

Le théâtre s'ouvre et laisse voir la place du village ornée de guirlandes. Tout le village est assemblé et forme des groupes agréables.

BALLET.

FIN.

S'adresser pour la partition de musique à M. Alexandre Piccini fils, chef d'orchestre audit théâtre.

PQ
2220
D5F3

[Dubois, Jean Baptiste]
La fausse marquise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY